

De Vannes à As Salman

Du golfe du Morbihan
au
golfe arabo-persique

L'épopée du 3^e de Marine dans l'opération
"Tempête du désert"

Décembre 1990 - Avril 1991

Sommaire

Avant-propos.....

Carte.....

Ordre du jour du Colonel THORETTE avant l'offensive.....

I - Le conflit dans sa globalité (Bertrand CHURLET).....

11 - Origines du conflit

12 - Tractations diplomatiques.....

13 - Déroulement des opérations.....

. Les bombardements

. L'offensive terrestre

14 - L'après-guerre.....

II - Le 3 dans la tempête (Témoignages)

21 - Témoignage du Colonel Bernard THORETTE (CDC).....

22 - Témoignage du Lt-colonel Jean-Paul MONFORT (Chef opérations).....

22 - Témoignage du Chef de bataillon Pierre STEFF (Officier LOG).....

23 - Témoignage du Capitaine Olivier FERTINEL (CDU - 1^{ère} Cie).....

24 - Témoignage du Capitaine Jean-Jacques TOUTOUS (CDU - 4^{ème} Cie).....

25 - Témoignage du Lieutenant MEDDA (Adjoint à la CEA).....

26 - Témoignage de l'adjudant Gilbert BELTRAN (Sous-officier - NBC).....

27 - Témoignage du CCH Pascal FLIPPEAU (Chef de groupe canon de 20).....

28 - Témoignage du CCH Rémy GUINARD (Chef de groupe canon de 20).....

III - Annexes

31 - Organigramme du "3" à DAGUET.....

32 - Citation du régiment à l'ordre de l'armée.....

33 - Le Bilan

34 – Documents divers

Avant-propos

**C'est à vous, Anciens du "3", de tous grades et de toutes fonctions,
qui avez écrit cette page d'histoire de notre régiment, au sein de la "division DAGUET",
qu'est dédiée cette rétrospective de la guerre du Golfe.**

Ce document est réalisé à l'occasion de votre présence dans l'enceinte du 3^e RIMa, à Vannes, 20 ans après votre épopée. Il n'a pas la prétention d'être exhaustif, ni de retracer dans ses moindres détails l'histoire que vous avez vécue, du quai de la gare de Vannes, puis de votre embarquement à Toulon, en décembre 1990..., jusqu'à votre engagement dans les sables du désert arabo-persique et votre majestueux retour dans les rues de notre belle cité morbihannaise, au mois d'avril 1991.

Il n'a pour ambition que de raviver vos souvenirs et faire revivre ce qui fut une véritable aventure et un tournant qui devait déboucher quelques années plus tard sur la professionnalisation de notre institution. Nous souhaitons que vous retrouviez, à travers ces pages, vos cadres, vos copains..., mais aussi que cette évocation puisse faire jaillir du plus profond de vous-mêmes les moments de joie, d'enthousiasme, de fierté et sans doute aussi d'appréhension, de crainte, de doute...



Nous souhaitons que vous partagiez tout cela avec vos enfants, vos petits-enfants...
Que vous leur expliquiez pourquoi vous y êtes allés ; pourquoi cette volonté de servir la France.

Vous pourrez également faire connaître cet ouvrage dans vos villes ou vos villages, afin que nos compatriotes soient nombreux à savoir que des Français servent et se battent le cas échéant pour eux, pour défendre leur mode de vie, leur confort, leur emploi, leur sécurité et leur liberté. Qu'ils sachent bien, oui, que c'est au nom de ces valeurs et pour eux que vous, Marsouins du 3^e de Marine, avez rempli cette mission.

Bonnes retrouvailles à vous, "Hommes de la tempête" ! Que ces journées des 17, 18 et 19 juin 2011 soient un vrai moment de bonheur et qu'elles contribuent à maintenir gravé en vos cœurs cet inoubliable souvenir, pour que...

... et au nom de Dieu, Vive la Coloniale !

L'équipe de rédaction

ORDRE DU JOUR
du colonel Bernard THORETTE
avant l'offensive

Officiers, Sous officiers, Caporaux-chefs et Marsouins,

Vous vous battrez demain pour quatre raisons principales.

Chacune est complémentaire de l'autre, mais si vous deviez n'en retenir qu'une, celle-là suffirait...

Vous vous battrez parce que le Président de la République, chef de l'Etat et chef suprême des armées vous l'ordonne, soutenu dans cette décision par le Parlement, émanation du peuple français et conformément aux décisions de l'ONU, émanation des Etats du Monde.

Vous vous battrez parce que, soldats de métier, « professionnels » comme on dit, vous avez choisi le noble métier des armes et qu'il est des circonstances où les armes, expression de la force, doivent servir le droit.

Vous vous battrez parce que l'adversaire qui est le vôtre aujourd'hui sera demain votre ennemi, mais vous vous battrez sans haine.

Vous vous battrez enfin, pour le chef qui vous conduira, le camarade qui sera à vos côtés, le souvenir de vos anciens, symbolisé par les plis de votre drapeau, pour l'esprit des Troupes de Marine qui nous tous, "marsouins", nous anime et nous unit.

Et au nom de Dieu... Vive la Coloniale !...

Colonel Bernard THORETTE
Chef de corps du 3^e régiment d'infanterie de Marine

LE CONFLIT DANS SA GLOBALITÉ

Colonel (er) Bertrand CHURLET

Le 2 août 1990, à la surprise générale, les troupes irakiennes envahissent le Koweït, sans rencontrer d'opposition. Cette invasion, fruit des visées expansionnistes du président Saddam Hussein sur ce petit mais très riche État du Golfe arabo-persique, met le monde en émoi. Les Nations unies condamnent aussitôt un tel acte et somment le président irakien de se retirer (Résolution 660 de l'ONU). Devant son refus, une coalition internationale, sous commandement américain, se met en place. La première guerre du Golfe est enclenchée.
Comment en est-on arrivé là ?

11 – Origines

Tout d'abord, un vieux litige oppose les deux pays. Les frontières dessinées arbitrairement en 1922 par les puissances coloniales n'ont laissé à l'Irak qu'une étroite ouverture maritime (60 km). Pour un pays qui compte parmi les principaux exportateurs de pétrole et qui doit importer 70 % de ses denrées alimentaires, la situation est inconfortable.

Mais la cause principale est ailleurs. Elle réside dans la catastrophique situation financière et sociale du pays. Ruiné et dévasté par sa longue et meurtrière guerre contre l'Iran (1980- 88), qui lui a coûté près de 350 milliards de dollars, l'Irak est criblé de dettes. Et, face au refus des pays créanciers de lui accorder un rééchelonnement de ce passif, sa seule issue réside dans les revenus du pétrole. Or, les prix du brut sur le marché mondial ont considérablement chuté. La cause... ? Certains membres de l'OPEP, dont le Koweït, ne respectent pas leurs quotas de production, exploitant à un rythme si effréné que les prix ne cessent de baisser.

Mettre fin à cette pratique, s'approprier les ressources pétrolières koweïtiennes en vue de résorber la dette, accroître son espace maritime et affirmer par là-même la puissance régionale de l'Irak, telles sont les raisons qui ont poussé Saddam Hussein à agir ainsi.

12 - Tractations diplomatiques

Alors que 400 000 Koweïtiens et 600 000 étrangers prennent la fuite, les soldats irakiens se lancent dans une politique d'occupation particulièrement sauvage, allant jusqu'à miner la quasi totalité des puits de pétrole pour le cas où la situation tournerait mal. Le 6 août, le Conseil de sécurité de l'ONU réagit en décrétant l'embargo sur le Koweït (Résolution 661) et, le 9 août, en rejetant l'annexion (Résolution 662).

Commence alors un véritable bras de fer entre le président américain George Bush et son homologue irakien.

Simultanément, Washington déclenche l'opération **Bouclier du désert** (*Désert Shield*) : les premiers soldats américains arrivent en Arabie Saoudite et se déploient. Le président Bush obtient le soutien diplomatique du dirigeant soviétique Mikhaïl Gorbatchev. Dans un communiqué commun, Washington et Moscou se prononcent pour l'évacuation du Koweït et la libération des otages occidentaux - des techniciens en poste en Irak - dont Saddam Hussein entend se servir comme "bouclier humain". Rien n'y fait. Toutes les demandes de l'ONU se heurtent à l'intransigeance du leader irakien qui de surcroît brouille les cartes en se posant en champion de la cause palestinienne.

Les derniers efforts diplomatiques pour préserver la paix



François Mitterrand et John Major sur le perron de l'Élysée.



Perez de Cuellar aura tout tenté.

Précisons cependant, pour être clair, que, si les Américains mettent autant de zèle à voler au secours du Koweït, c'est qu'ils y voient bien évidemment leurs intérêts. Dans cette partie du monde qui détient 60 % des réserves de pétrole, ils n'entendent pas se laisser déposséder de leur leadership économique. Loin des discours sur la "guerre du droit", Zbigniew Brzezinski, ancien conseiller du président Carter, résume bien le sens de l'engagement de son pays, quand il déclare : *"Le véritable intérêt vital pour l'Amérique est d'assurer que le Golfe demeure une source sûre et stable d'approvisionnement en pétrole vendu à un prix raisonnable à l'Occident industrialisé"*.

Au début du mois de novembre, la décision des États-Unis de doubler ses effectifs en Arabie Saoudite convainc l'opinion publique internationale de l'imminence de la guerre.

À la veille de l'épreuve de force, l'opération *"Bouclier du désert"* fédère, autour des États-Unis, 28 États (qui finiront par être 35) : des États arabes comme : l'Arabie Saoudite, l'Égypte, la Syrie, le Maroc... ; des États européens dont : la Grande-Bretagne, la France, la Tchécoslovaquie... ; des États asiatiques : Pakistan, Bangladesh... ; des États africains : Niger, Sénégal... .Tous ne sont pas contributeurs en personnels et en matériels, mais tous apportent d'une façon ou d'une autre leur soutien à l'action entreprise.

Au total, la coalition aligne :

938 000 hommes - 1 825 avions de combat - 1 734 hélicoptères -
1 920 chars - 5 240 véhicules blindés - 2394 pièces d'artillerie.

Face à elle, l'armée irakienne a mis sur pied au Koweït et dans la région :

530 000 hommes - 240 avions (sur 500) - 2 600 chars (sur 4 000) -
1 700 véhicules blindés (sur 2 500) -1 500 pièces d'artillerie (sur 2 700).

Le 9 janvier 1991, une rencontre de la dernière chance réunit le secrétaire d'État américain, James Baker, et le ministre irakien des Affaires étrangères, à Genève. C'est un fiasco. Désormais et selon les vœux du Congrès américain, George Bush a les mains libres pour lancer une action multilatérale, légitimée par l'ONU.

13 - Déroulement des opérations

Le 17 janvier, la guerre entre désormais dans sa phase active.

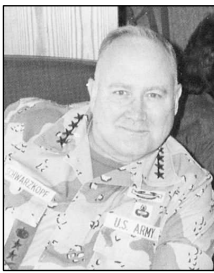
Bombardements - Les Forces alliées déclenchent l'opération *Tempête du désert* (*Desert Storm*),



sous la forme d'une importante offensive aéronavale. C'est un véritable déluge de fer et de feu qui s'abat à la fois sur les troupes irakiennes stationnées au Koweït et sur l'ensemble de l'Irak : missiles de croisière Tomahawk, avions furtifs, bombes à guidage laser... . Les centres de communication et de contrôle irakiens, les installations nucléaires et chimiques, les rampes de missiles... sont ainsi visés et pulvérisés. À la cadence de 2 000 sorties par jour, l'aviation alliée interdit toute possibilité de riposte à l'adversaire. 88 000 tonnes de bombes et projectiles divers sont déversées en 40 jours. D'aucuns ne

manqueront pas de faire le rapprochement avec les bombardements subis par l'Allemagne pendant la seconde guerre mondiale !

Offensive terrestre - Le 24 février, faisant suite à ces bombardements, l'offensive terrestre est lancée. A posteriori, certains observateurs ont eu tendance à l'assimiler à une promenade de santé. La réalité est assez différente ; pour bien la saisir, il faut se replacer dans le contexte du moment. L'armée irakienne, importante et bien équipée, a plutôt bonne réputation. Et, même si elle vient d'essuyer dans la durée un effroyable matraquage, sa solide installation en défensive et l'esprit de combativité qui lui est généralement reconnu et dont elle jouit depuis sa victoire sur l'Iran ne manquent pas d'inquiéter et laissent entrevoir une partie difficile.



Les forces alliées, sous le commandement opérationnel du général Norman Schwarzkopf, rassemblent, outre les composantes aériennes et navales, l'équivalent de 4 corps d'armée à 16 divisions de manœuvre. Ces éléments sont répartis en 3 commandements :

- l'armée US (ARCENT - Lt-Gal Yeosock - 260 000 h des VII^e et XVIII^e corps),
- les marines US (MARCENT - Lt-Gal Boormer - 80 000 h de la 1^e Marine Expeditionary Force),

- les coalisés arabes (Joint Force Command - Prince Khalid Ibn Sultan - 100 000 h en 2 groupements N et E).

Les Forces françaises (environ 20 000 h) sont placées sous les ordres du général Roquejoffre. La division "*Daguet*", dont fait partie le 3^e RIMA, est commandée par le général Janvier ; elle a été renforcée d'une brigade de la 82^e division aéroportée US et est incorporée au XVIII^e corps.



Les missions fixées à ces grandes unités sont les suivantes :

- XVIII^e corps US : attaquer dans la profondeur du territoire irakien et s'emparer des lignes de communications et des passages obligés à hauteur de l'Euphrate, afin de couper la route aux forces irakiennes (la division *Daguet* assure la couverture du dispositif).
- VII^e corps US : attaquer dans la profondeur du territoire irakien et anéantir la garde républicaine entre l'Euphrate et le Koweït.
- 1^e Marine Expeditionary Force (1^e MEF) : attaquer les forces irakiennes sur le territoire koweïtien et s'emparer des secteurs clés à l'ouest de Koweït City, tout en protégeant le flanc droit de la JFC-N.
- Joint Force Command - Nord (JFC-N) : attaquer les forces irakiennes sur le territoire koweïtien et s'emparer des lignes de communications au NO de Koweït City, puis libérer celle-ci.
- Joint Force Command - Est (JFC-E) : attaquer les forces irakiennes sur le territoire koweïtien et s'emparer de secteurs clés sur la côte et ainsi protéger le flanc de la 1^e MEF, avant de libérer Koweït City.

La campagne terrestre, du 24 au 28 février, se déroule avec autant de succès que les opérations aériennes. Les forces irakiennes sont littéralement prises au piège par les troupes coalisées. La mobilité, la supériorité technologique et les capacités logistiques de ces dernières ne laissent aucune chance à l'adversaire. Partout, les objectifs sont atteints ; mais, les coalisés, conformément aux résolutions de l'ONU, qui ne prévoyaient que la libération du Koweït, n'iront pas jusqu'à Bagdad et n'envahiront pas l'Irak.



Le 28 février, Saddam Hussein demande le cessez-le-feu (accordé le 2 mars par la résolution 686 de l'ONU), renonçant ainsi à toutes ses prétentions sur le Koweït, non sans avoir préalablement ordonné par dépit l'incendie des puits de pétrole koweïtiens, que l'on mettra plusieurs mois à juguler et qui provoquera une gigantesque marée noire dans le Golfe arabo-persique.

Outre la reconnaissance de l'intangibilité des frontières du Koweït, Bagdad doit renoncer par ailleurs à ses capacités balistiques, chimiques, biologiques et nucléaires.



Bien que la guerre se soit soldée pour lui par une cuisante défaite, Saddam Hussein a néanmoins réussi à se maintenir et son armée, quoique très affaiblie, n'a pas été anéantie. Un triste exemple de sa capacité à nuire ne va pas tarder à le prouver : les Chiïtes et les Kurdes, que les Américains avaient incité à se révolter contre Saddam Hussein, sont massacrés quelques jours plus tard par la garde républicaine du président irakien sous les regards impassibles des forces coalisées.

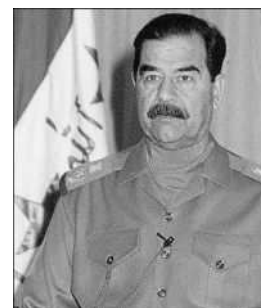
Au total, pour l'ensemble de l'opération *Tempête du désert*, les pertes alliées au combat s'élèvent à : **280 tués** (dont 92 dans le crash d'un Hercules C130 de l'armée saoudienne transportant des troupes sénégalaises) et **776 blessés**, auxquels il convient d'ajouter 138 morts et 2978 blessés par accidents. Dans le camp irakien, les pertes humaines sont nettement plus élevées, mais elles ne sont cependant pas en proportion des considérables destructions matérielles qu'a subies l'armée (139 avions - 8 hélicoptères - 74 bateaux - 2089 chars et blindés divers - 856 véhicules de transport - 2140 pièces d'artillerie). Selon divers experts, elles sont évaluées entre 3 000 et 5 000 tués au combat, entre 10 000 et 15 000 blessés et à 86 000 prisonniers dont 2 500 blessés. On estime d'autre part à environ 100 000 le nombre de soldats irakiens ayant réussi à fuir le théâtre d'opérations.

14 - L'après guerre

En ne faisant mettre qu'un genou à terre à Saddam Hussein, en ne détruisant pas complètement son armée, en n'envahissant pas entièrement l'Irak..., bref en laissant inachevée d'une certaine manière l'action entreprise, certains esprits plus ou moins avisés ont prétendu après coup que ce conflit portait en lui les germes d'un retour à la violence et qu'il préfigurait la deuxième guerre du Golfe qui se déclencha 12 ans plus tard et à la quelle la France ne prit pas part.

La réalité est un peu plus complexe. D'abord, ce premier conflit visait exclusivement à ramener Saddam Hussein à la raison et non pas à l'abattre. Les causes de la deuxième guerre du Golfe, elles, sont d'une toute autre nature. Elles doivent être recherchées dans :

- la lutte contre le terrorisme, l'Irak étant présenté comme un "État voyou", soutenant Al Quaïda responsable entre autres : de l'attentat contre le navire *USS Cole*, des attentats contre plusieurs ambassades des EU en Afrique et surtout des spectaculaires attentats du 11 septembre 2001 contre les tours du World Trade Center ;
- l'élimination des armes de destruction massive, qu'était censé détenir l'Irak ;
- l'élimination de Saddam Hussein (devenu infréquentable pour les EU qui l'avaient pourtant longtemps soutenu) et la pacification de la région par un effet d'exemple ;
- les liens entre les néo-conservateurs au pouvoir à Washington et de grands groupes d'exploitation pétroliers, qui ne tenaient absolument pas à se voir supplantés dans cette partie du monde ;
- la décision de l'Irak de faire valoir son pétrole contre des devises en euros et non plus en dollars.



Pour toutes ces raisons, il n'est pas certain que, même si la première guerre du Golfe avait été poursuivie au delà des objectifs fixés par l'ONU, la seconde n'ait pas eu lieu. De toute façon, il n'était pas question, dans le contexte de l'époque, que les troupes coalisées (notamment les EU), après avoir chassé un envahisseur, occupent à leur tour un pays, fut-il peu recommandable.

La suite montra qu'ils ont peut-être eu tort.

LE 23 FEVRIER 1991

**JOUR PAR JOUR-HEURE PAR HEURE
Le 3^{ème} RÉGIMENT D'INFANTERIE DE MARINE
DANS L'OFFENSIVE**

**Gal d'armée (2S) Bernard THORETTE
(Cdt le 3^e RIMa pendant "DAGUET")**



Au cours d'une vie militaire qui m'a donné de nombreuses satisfactions, j'ai eu l'immense honneur d'emmener mes hommes au combat, lors de la "première guerre du Golfe".

Je n'en retire aucune vanité particulière, mais simplement la satisfaction d'avoir fait, le mieux possible et avec le régiment, ce que j'avais à faire. J'ai partagé cet honneur avec de nombreux camarades de toutes les armes.

Beaucoup a été dit sur ce conflit qui a sans doute donné naissance à notre armée de terre professionnelle. Certains propos furent laudateurs, d'autres moins... L'Histoire retiendra les premiers et oubliera les seconds.

Des souvenirs très forts m'en restent, celui de l'action bien sûr, mais aussi celui du moment qui a précédé l'assaut du 24 février 1991.

Ce que j'ai dit à mes hommes, à mes "marsouins", à cet instant, en faisant le tour des unités, tenait en quelques mots qui restent, je crois, d'actualité et auxquels je ne retirerais rien aujourd'hui (voir ordre du jour en première page).

La mission fut remplie et l'objectif atteint le 27 février 1991.

Le 24 février à 4 heures 30, jour J, le général Janvier, commandant la division Daguet, donne l'ordre d'engagement à ses chefs de corps. L'heure de l'affrontement tant attendu a sonné.

Au point du jour, à 6 heures, le colonel Bernard Thorette, commandant le 3^e RIMa, lance son régiment à la conquête de la frontière irakienne. Il a adressé la veille son ordre du jour à ses unités (cf. ordre du jour).

Il n'est pas le seul. Les colonels Derville, Ivanoff, Barro, Novacq, Manet, font de même sur le flanc ouest de la division. Le lieutenant-colonel Bourret et nos alliés américains s'élancent sur l'Est du dispositif, alors que de Larroque-Latour et Hottier survolent l'ensemble et que Meille s'apprête à remplir sa mission de soutien.

"A toute la Colo, au paquet, en avant !", tel est l'ordre du colonel Thorette.

"A toute la Colo", effectivement, image mais aussi réalité, car, régiment de marche, le "3" est constitué pour l'occasion, outre ses propres unités, de formations données en renfort par le 21^e RIMa, le RICM et le 11^e RAMa. Ses 1 200 hommes proviennent ainsi de quatre régiments des Troupes de Marine.

Le 3^e RIMa et ses renforts ne sont arrivés sur zone que tardivement, début janvier, alors que les régiments issus de la 6^e DLB sont sur place depuis le mois de septembre pour certains, novembre pour d'autres ; ces derniers ont dû endurer les difficultés d'une longue et pénible attente mais en sont d'autant plus aguerris.

L'attente du 3^e RIMa a donc été courte, bien qu'ayant permis un entraînement minimum, grâce aux "régiments frères" : le 2^e REI et le 1^{er} REC, sans oublier l'enregistrement des testaments et la célébration de quelques mariages "sans comparution personnelle"...



Le 24 février, à 6 heures, le régiment s'élance avec le groupement Est. Progressant à droite de l'axe "Texas" avec les AMX 30 B2 du 4^e Dragons, c'est l'élément lourd de la Division. Parmi les hommes dominant à la fois le soulagement immense après une attente pesante, empreinte d'inquiétude mais restée toujours sereine, un grand sentiment de confiance en chacun et une énorme incertitude sur ce que va être le combat.

Ayant à sa gauche la 2^e brigade de la 82^e division aéroportée américaine et à sa droite la 101^e Air assault (les deux divisions aéroportées du débarquement de Normandie...), le 3^e RIMa est appuyé par le 1^{er} RHC, des éléments du 6^e REG et le 8^e RA de la 18^e brigade d'artillerie US. Il est opposé aux éléments de la 45^e division d'Infanterie irakienne, qui contrôlent l'axe menant à la ville d'As Salman, PC de cette division, et qui constitue l'objectif "White". Cette 45^e division, réputée dure, s'était illustrée dans les combats contre les Kurdes.

La mission du régiment est de conquérir le point d'appui irakien principal "Rochambeau" pour le 24 au soir, puis le carrefour "Toulouse" dominant As Salman, afin de livrer la totalité de l'axe "Texas" aux forces américaines dès le 25 soir. Il doit faire à ce moment là jonction avec l'autre partie de la division qui est engagée sur l'axe ouest dans un ample, rapide et brillant mouvement de débordement, et qui comprend entre autres le 1^{er} REC, le 2^e REI, le 1^{er} Spahis et le 11^e RAMa.

Les premiers contacts du 3^e RIMa avec l'adversaire permettent, dès 8 heures, le 24 février, de conquérir les premières positions et de faire les premiers prisonniers. Puis le régiment, appuyé par les A 10, les MLRS et les 155 américains, réduit une série de fortifications sur lesquelles sont engagées toutes les unités successivement.

À la mi-journée, le 3^e RIMA opère un double mouvement de bascule consistant, après un déplacement de plusieurs kilomètres vers l'Est, à effectuer une franche rotation vers l'Ouest, de manière à prendre les défenses irakiennes par surprise et en enfilade, en liaison avec le 4^e Dragons. C'est là que se situe l'accrochage le plus important de la journée, qui permet la conquête de la ligne de défense irakienne. Le régiment s'arrête le soir venu à proximité de "Rochambeau". L'obscurité, la pluie, le terrain interdisent toute progression.

Le bilan de la journée, provisoire, s'élève alors chez l'ennemi à deux tués, 400 prisonniers, trois chars T 62 détruits et de nombreuses armes récupérées.

Le 25 février, le groupement est chargé de l'axe "Texas": la manœuvre entamée au petit jour débouche sur la conquête, puis le dépassement de "Rochambeau" et des positions défensives irakiennes. Le scénario est comparable à celui de la veille mais le temps presse...

"Attaquez, attaquez !", commande, impatient, le général Janvier, "fouettant" ainsi de sa voix ses chefs de corps qui prennent du coup des risques importants afin de privilégier la vitesse.

À 17 heures, les hauteurs d'As Salman sont prises pendant que le groupement ouest conquiert l'aérodrome, considérablement et très dangereusement pollué.

Les soldats de la 45^e division irakienne ont perdu toute combativité et se rendent par centaines. Le régiment peut alors préparer la mission du lendemain.



Le 26 février, dans un esprit complètement différent des deux premiers jours, l'opération "Princesse" vise à s'emparer de la ville d'As Salman (nom de code *Clèves*), si possible sans

dommages pour la population. Une action psychologique préalable est menée par le lieutenant-colonel Monfort, dès 7 heures ; elle vise à faire sortir les derniers habitants de l'agglomération. À 9 heures 30, le régiment entreprend, dans une tempête de sable limitant considérablement la visibilité et les possibilités de manœuvre des unités, la conquête de la ville...



Giclant de leurs VAB, les Marsouins des 3^e et 21^e RIMa, appuyés par leurs camarades du RICM, investissent la ville et fouillent minutieusement les habitations où de nombreux dépôts d'armes et de munitions sont découverts. L'action est périlleuse car le terrain est truffé de "cluster bombs", de munitions non explosées et de mines.

C'est à la fin de cette opération, vers 15 heures, qu'une explosion a lieu dans le fort qui domine la ville et servait de PC aux Irakiens, au cours de la fouille que mène le

groupement de CRAP de la 11^e DP. Deux morts et 24 blessés, dont le colonel Rosier commandant le 1^{er} RPIMa, sont alors évacués par le 3^e RIMa et les hélicoptères EVASAN.

Le 27 février, à J+3, débute déjà "l'après conflit". Le régiment s'installe en couverture du dispositif de la division ; il conservera cette mission pendant un mois jusqu'au jour de son départ de la zone. Au cours de cette période, il reçoit un flot ininterrompu de réfugiés chiites fuyant les actions de rétorsion entreprises par les troupes irakiennes dans la zone de l'Euphrate.

Le cessez-le-feu intervient **le 28 février 1991**, à 8 heures locales, sur l'ensemble de la zone des combats. Il est sonné par un clairon du régiment. Des journalistes de "la Cinq", arrivés après l'offensive et quelque peu frustrés de ce retard, médiatisent la scène...

Le "bilan" global est d'environ 1 200 prisonniers et autant d'armes récupérées.

La mission est accomplie mais elle n'est pas pour autant terminée. Le régiment, en effet ne quitte le secteur que le 25 mars, après avoir changé de position et après avoir mené durant un mois des actions de contrôle de zone, confronté au flot ininterrompu des réfugiés chiites fuyant les actions de rétorsion violentes que les forces de Saddam Hussein continuent de mener, en dépit du cessez-le-feu, avec la "bienveillance" des alliés.

Avant de partir, dans un geste symbolique, les régiments de "Daguet" trempent leurs fanions dans l'Euphrate. En fait, un fanion représente chaque régiment de la division et le 3 est représenté par le fanion de la CCS.

A partir du 26 mars, s'effectue la remise en condition en zone arrière, avant de faire mouvement vers le port d'embarquement.

Le 8 avril, 1 500 kilomètres plus à l'ouest, le ferry *Danielle Casanova* appareille de Yanbou avec le régiment à son bord, en compagnie du 11^e RAMa. Une semaine de traversée, de remise en condition, de repos mérité et de réjouissances..., avant l'arrivée à Toulon.

Le 20 avril, la ville de Vannes réserve au 3^e RIMa et au RICM un accueil chaleureux, enthousiaste et amical ; les familles se retrouvent ; la vie "normale" recommence.

L'aventure est terminée... Le quotidien reprend ses droits...

*

Il ne reste plus qu'à préparer la venue du DCTMAT, l'inspection de l'Infanterie et un 14 juillet "triomphal" à Paris, précédé de la remise de la croix de guerre des théâtres d'opérations extérieures, avec palme, à notre drapeau.

UNE TEMPÊTE PONCTUÉE DE QUELQUES BRISES LÉGÈRES

- Gal d'armée (2s) Bernard THORETTE -
(Cdt le 3^e RIMa pendant "DAGUET")

De tous les moments qu'il nous a été offert de vivre au cours de l'opération "Daguet", j'en retiens quelques uns, moins "officiels" que d'autres, plus intimes aussi, en tout cas plus anecdotiques. En fait, je retiens cinq moments clés.

Le premier, se situe début décembre 1990, lorsque le régiment est désigné pour partir et rejoindre ses camarades des autres régiments de la 6^e division légère blindée, déployés sur place depuis trois mois : je sais que nous allons vivre une aventure exceptionnelle.

En fait, j'apprends l'annonce de ce départ, à brefs délais, au camp de Caylus où je suis venu voir à l'entraînement la 4^e compagnie du régiment. La nouvelle tombe, alors que le Lcl Monfort et moi venons d'arriver. Le temps que les honneurs me soient rendus et qu'un marsouin des "Scorpions" fasse éclater par inadvertance une grenade OF dans sa chambre et nous voilà repartis pour Vannes, préparer le départ qui n'aura lieu en fait que 15 jours plus tard, peu avant Noël...

Le deuxième, plus intime, c'est lorsque, juste avant l'offensive, je procède à 15 mariages «sans comparution personnelle» et enregistre 287 testaments, dont le mien – puisque, en tant que chef de corps, j'avais la charge d'officier d'état-civil. Il m'a donc été donné de recueillir le "oui" de 15 marsouins qui, avant de partir au combat, choisissaient de se marier. Ces mariages n'ont été confirmés ultérieurement que par cinq futures épouses seulement, étant entendu que parmi les 15, un marsouin du 21, dont nous n'avions pas toutes les pièces administratives, était déjà marié mais avec une autre.

Au-delà de leur côté "administratif", ces actes étaient bien le signe de notre "concentration «du moment»...



Les troisième et quatrième moments forts sont l'ordre de l'assaut donné par le général Janvier le 24 avant le lever du jour et l'annonce du cessez-le-feu le 28 à l'aube. En ces instants, nous avons comme on dit "la chair de poule". Mais quelle intensité de sentiments le 24, et quelle immense satisfaction le 28 !

La mission était remplie, et de belle manière, et nous n'avions au sein du régiment subi aucune perte.

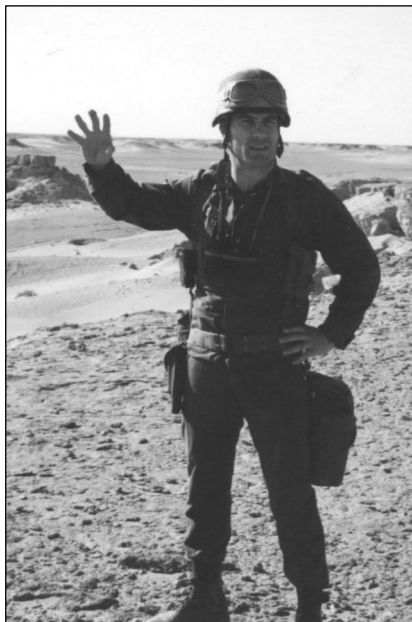
Quant au **cinquième** moment, c'est incontestablement et pour tous, ceux qui rentraient comme ceux de la "base arrière", celui des "retrouvailles", début avril, à Vannes et celui de l'accueil exceptionnellement chaleureux et émouvant des Vannetais et de leur maire Monsieur PAVEC, sans parler du défilé du 14 juillet 1991, sur les Champs-Élysées. Inoubliable !



**« ON VA EN BAVER, IL FAUDRA TOUT FAIRE EN MÊME TEMPS ».
IL Y A VINGT ANS, J'EN AVAIS ALORS QUARANTE.
100 h DE GUERRE**

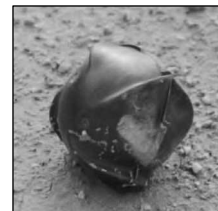
Gal de Division (2S) Jean-Paul MONFORT. Il est à l'époque Lt-colonel, commandant en second et chef du Bureau Opérations, lors de cette épopée.

Me demandant comment apporter un éclairage un peu personnel, sur un sujet maintes fois abordé, et faire ainsi partager certains souvenirs sans ressembler au « cahier de marches et des opérations » si bien tenu pendant toute cette campagne par le Cne Astakoff, je me suis décidé, en quête d'inspiration, à ouvrir une de mes vieilles cantines, pleine de souvenirs de cette époque : tenue S3P couleur sable, chèche et casquette adaptés, cartes et croquis encore marqués au feutre, quelques photos au milieu des lettres familiales et des dessins d'enfants des écoles de Vannes... et, tout à coup, sous cette boîte de pilules anti sommeil d'origine PCA (non entamée ni testée !), mon agenda et toutes les notes et impressions griffonnées au cœur de l'action. C'est à partir de celles-ci que je me propose de revenir sur quelques séquences émotions..., l'ouverture de cette boîte magique, pleine de cette poussière sablonneuse ramenée d'Orient, provoquant déjà un flot de sensations, où s'entremêlent des images plus ou moins nettes, des sons et des voix, des odeurs mêmes, sans ordre cohérent mais avec des visions plus persistantes que d'autres....



Clusters bombs

La tempête de sable s'est enfin levée et nous pouvons mieux voir le village d'As Salman et ses environs, que nous avons conquis, ce matin du 26 février, dans des conditions météo épouvantables, mais en appliquant avec la rigueur qu'impose ce type de mission si délicate, les règles du combat en zone urbaine, au fanion et comme à l'exercice... à Meucon ! S'il n'y a pas eu de grande résistance, nous avons cependant évité le piège de la facilité et fait comme si cela devait être dur. Au PC, établi sur un carrefour aux sorties nord du village, réunis autour du Colonel Thorette (C1), les commandants d'unité (CDU) et les officiers OPS préparent la suite de l'action et l'installation des unités autour et sur ce site, quand deux explosions, lointaines et sourdes, se font entendre, là haut sur la hauteur où se trouve un fortin. Sur le coup nous n'y prenons garde ; mais très vite le réseau radio s'anime et nous apprend la mort de deux marsouins parachutistes et l'existence de nombreux blessés parmi l'état major du 1° RPIMa. Nous comprenons alors que le chef de corps et son chef de BOI sont touchés et que ce dernier l'est très gravement. Je ressens encore aujourd'hui cette soudaine montée de larmes au moment où je comprends que c'est mon camarade de promo et mon pote des mêlées de rugby, Etienne Leclere, que l'on emporte !



L'ambiance a changé soudainement. Concentrés mais sereins, après ces 3 jours d'offensive conduits comme nous l'avions espéré, nous sommes ramenés à la brutale réalité, perceptible sur tous les visages. Inutile de préciser les choses, nous avons tous compris et notamment que nous sommes nous-mêmes sur une zone infestée de ces « cluster bombs » qui viennent de frapper nos camarades ! Nous ne serons soulagés de cette situation vraiment angoissante qu'en quittant les lieux, au petit matin, non sans avoir au préalable réveillé José Nicolas (photographe sigma press) qui s'est écroulé la veille au pied de mon VAB-PC, épuisé par cette chevauchée partagée avec nous en qualité de journaliste immergé, mais artisan de clichés formidables témoignant des dernières heures vécues.

100 heures de guerre

Ces dernières heures, celles qui ont valu à cette bataille le titre de « guerre des cent heures », je les revois encore, depuis la tape arrière du VAB-PC Tac 02, où j'avais trouvé la position parfaite pour voir encore plus loin, comprendre et vérifier la manœuvre d'ensemble tout en ayant la liaison radio, le Cne Pierotti contrôlant, à l'intérieur de l'habitacle et sur cartes, les autres données. Dois-je l'avouer, il écoutait aussi RFI, grâce à qui nous devinions ce qui se passait sur le reste du front ! Mes notes décrivent les sensations que je ressentis alors, ainsi juché à mon poste d'observation : *«Un vrai film de Coppola..., des explosions incessantes, un fracas permanent sur fond de roulement lointain, de la fumée partout, se mêlant au sable et à une poussière chargée d'humidité, comme un nuage de brouillard ocre et gris. Notre colonne progresse lentement sur le bel asphalté noir de cette route irréaliste, au milieu d'un immense chantier de buttes et de tranchées. À gauche, dans un renforcement, un char finit de se consumer ; de l'autre côté, un carré de camions calcinés rappelle les frappes subies ; au loin, un avion A10 vide ses caissons dans un vacarme d'enfer. En sens inverse, des soldats irakiens, les mains en l'air ou sur la nuque, le regard vide, épuisés et absents, comme tous les soldats vaincus du monde ! C'est sans doute ainsi qu'un cinéaste aurait placé les choses dans ce décor, pour un 360° d'une seule prise. Superbe, grandiose, irréel, fou..., je me pince, on ne tourne pas, c'est la réalité et tu es dedans !»*

Des semaines de réflexion



Cette réalité, nous l'avons préparée pendant des jours et des nuits, à tous les niveaux. Il nous a fallu patiemment apprivoiser ce terrain inconnu, adapter nos schémas et nos mécanismes, les inventer même et les maîtriser jusqu'à pouvoir proposer à la Division cette manœuvre hardie, en plein désert, faite d'un mouvement en «baïonnette» conçu pour nous amener sur les flancs des forces irakiennes organisées en défensive, sur le mode soviétique. Pour bien comprendre, il faut imaginer qu'il y a 20 ans, seul le CDU dispose d'un GPS, instrument que nous avons découvert sur place...,

et que son unité manœuvre à vue et à l'imitation de son VAB-PC... Poursuivez l'exercice imaginaire et, à présent, faites cela avec un régiment de char et un autre d'infanterie, au grand complet et sans répétition ! Jamais je n'aurai cru avoir un jour à concevoir une manœuvre terrestre comparable à une bataille navale, en donnant aux CDU non pas des points à atteindre désignés sur carte, mais des coordonnées géographiques à entrer en machine, pour une route à suivre sur écran !

Il me revient des images de ce PC, souvent noyé dans la brume et le froid (oui ! nous avons eu froid tout au long de ces jours d'attente et de préparation), auprès duquel nous avons établi d'immenses caisses à sable, sur lesquelles, avec le Ces Douault, nous faisons et refaisons la manœuvre, avec de gros cailloux, et puis avec les CDU eux mêmes..., comme sur un échiquier, afin que chacun mémorise sa place en fonction du moment de l'offensive : Montcalm, L1, Rochambeau, Chambord... Le choix du positionnement des VAB-santé, au plus près des unités de tête, comme celui d'un échelon avancé pour soutenir les unités au plus vite, sont nés de ces cogitations concrètes alors que nos manuels et nos références nous avaient surtout préparés à un combat défensif en Centre Europe !

De même, nos réflexions et nos reconnaissances de plus en plus poussées vers la frontière nous incitèrent à proposer, quelques jours avant le G Day, un passage pour notre régiment et le 4^e Dragons, sur l'escarpement et selon un nouveau mode d'action plus cohérent avec notre intention majeure. J'ai noté : *«18 février : D+32 / G-4. C1 très longue réunion à la division, mission confirmée, débouché par le passage Est... Ouf ! »*. Ouf, car nous ne sentions pas trop bien le goulet prévu initialement pour la majeure partie de la division ! Je revois encore « dear Patrick » (Cne Braun) aller expliquer aux officiers de liaison US que nous changions la manœuvre de débouché, à J-4 : *« Incroyables ces Frenchies ! »*.

Des nuits américaines

Et comment ne pas évoquer ces folles nuits pendant les semaines vécues entre le début de l'attaque aérienne (D Day) et celui de l'offensive terrestre (G Day) ; nuits souvent animées par les alertes Scud (avec le masque à gaz, la belle nuit étoilée du désert est soudain moins poétique !), parfois ponctuées par les patrouilles sur la frontière, suivies et guidées grâce à nos caméras thermiques, régulièrement animées par les accrochages du 2/82° Airborne, à notre Ouest (Allo ? Des silhouettes mobiles dans votre secteur ! OK... Vous avez juste tiré quelques coups de mortier..., bien ! Combien de coups...? 64...! Ah bon...; une bricole donc !). Mais l'une des plus chaudes alertes fut l'arrivée en fin de nuit d'une silhouette blindée inconnue de nous, provoquant la mise en place d'un dispositif d'interception au missile Milan, tout en alertant le réseau radio pour savoir si nos voisins avaient perdu contact avec l'un des leurs...et où l'ordre «feu» ne tint qu'à un fil ! Nos amis US de ce Vulcan ne sauront jamais à quel point ils l'ont échappé belle en s'égarant ainsi loin de leur position. Le calme et le sang froid de la coloniale ont pris le pas sur la fébrilité et pourtant ce n'est pas faute d'être quotidiennement bousculé.



Contre-pied permanent

Effectivement depuis notre arrivée à Miramar (zone de déploiement de la Division Daguet en Arabie Saoudite), après un transit routier épique (900 véhicules en une seule rame, jamais vu ça dans les manuels !), nous serons sans cesse bousculés, pris à contre-pied entre nos intentions d'entraînement et nos besoins d'installation, alors que le rythme est imposé par les formations déjà sur zone depuis plusieurs mois. Notre quotidien n'est que courses poursuites : alertes Scud, exercices sitôt montés annulés ou changés, préparation immédiate pour un départ sous 48h, visite d'autorités, exercice de desserrement...



Le 17 janvier, D-Day sera dans le domaine un exemple de précipitation contrôlée. Alors que débute l'attaque aérienne, la Division fait mouvement vers sa ZDAE, plein ouest, direction Rapha. Entre 01h30 et 09h00, on démonte tout le camp et on part. Plus de 500 véhicules, le "3" renforcé en tête de la Division, qui ne nous rattrapera que plus tard. C'est après une nuit dantesque, s'achevant par plusieurs kilomètres en black-out total et en tout terrain,

épuisés et hagards, que nous découvrons à l'aube notre nouvelle zone d'implantation : un horizon (en fait la frontière irakienne placée sur un escarpement), des dunes, un terrain plus vallonné. Mais surtout, nouvelles missions, nouvelles donnees pour toutes les formations qui nous rejoignent. Plus jamais nous ne serons «à la bourre !» ; au contraire, c'est toujours devant, désormais, que nous serons !

Une longue attente et de l'incertitude

Et l'attente !. Malgré notre très grande activité, nous nous installons dans cette situation étrange où la guerre a bien lieu, avec des frappes aériennes, alors que pour nous c'est l'attente : *«25 janvier, D+8 : missiles Scud sur Israël et Arabie Saoudite / tirs, bombardements sur l'Irak ; l'optimisme des 3 premiers jours s'estompe, on parle d'une guerre de plusieurs mois ! L'offensive terrestre pourrait ne pas se déclencher avant le 6, voire le 10 février ! C'est un peu la drôle de guerre ; on cherche à savoir ce qui se passe à 10 km de là, à savoir où passer sans dévoiler ses intentions / les gardes frontières se sont repliés, on va donc durer encore, attendre !».*

L'incertitude aussi !. On cherche à deviner la suite, on interprète chaque signe, à travers les nouvelles de RFI (plans de paix, visites ou paroles de responsable politique, signes d'évolution), comme à chaque incident se produisant sur le front :



«22 janvier : S-Husseïn fait sauter les puits de pétrole du Koweït... ; 1^{er} février : depuis 2 jours, offensive irakienne région Raft hi / ballet diplomatique à Téhéran / l'aviation irakienne se réfugie en Iran ; 2 février : Bush : "J'attaque si je le veux et quand je le veux"». Et puis cette visite particulière du Gal Gazeau, le 7 février, pour nous parler du traitement des prisonniers !... ou celle du Gal Janvier, deux jours plus tard, nous demandant si nous étions prêts à tenir encore 20 jours !

Enfin, le 12 février, les frappes aériennes sont effectuées sur la frontière, face à nous. Nous savions que ce signal nous plaçait à G-7... J'ai noté : *«C'est parti !»*... et, dans le même temps, on nous annonce que notre SML rejoint, ainsi que la "4" du Cne Toutous : cette fois c'est sûr, nous allons entrer en action.

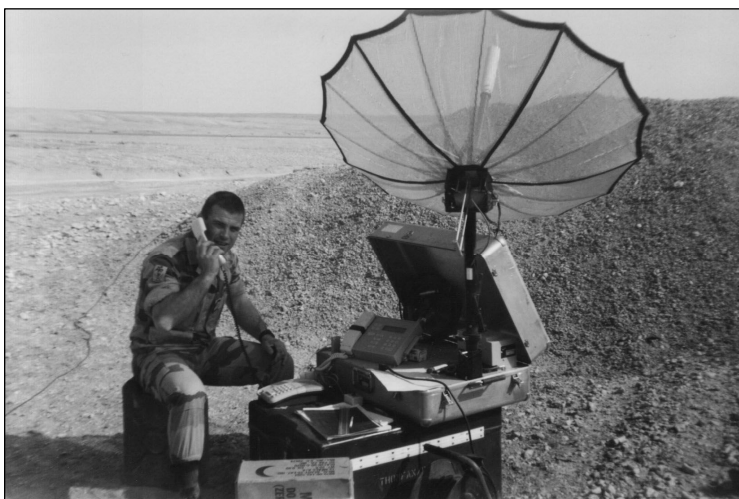
La délivrance

Mais que ce fut long et dur parfois avant d'en arriver à cette forme de délivrance, car même si, au moment du fameux «à toute la Colo, en avant !», la gorge se serre et les genoux tremblent un peu, c'est la fin de l'incertitude, des questions. Nous savons parfaitement ce que nous avons à faire, nous ne sommes pas sûr de ce que nous allons trouver de l'autre côté de la ligne de crête, mais nous nous sentons prêts et forts. Quelle puissance ce dégage de nous lorsque je vois de tous côtés l'ensemble des éléments se mettre en mouvement d'un seul élan ! Au plus loin que porte ma vue, une vague de plusieurs dizaines de blindés et de véhicules s'avance vers la frontière, impressionnante et superbe !

Tout faire en même temps

Yanbu, 7 avril, nous avons retrouvé notre immense hangar le long du quai où sont amarrés l'Estérel, le Ronsard, le Casanova, qui vont nous ramener au pays, mais également l'Ouragan à bord duquel le CF Hunot nous convie à déjeuner. J'ai 40 ans ce jour là et je savoure cette coupe de champagne avec une émotion contenue mais intense, celle que nous connaissons bien lorsqu'à l'immense joie de retrouver bientôt les nôtres, se mêle un goût bien particulier, celui de ce moment qui s'achève.

Alors reviennent déjà les premiers souvenirs, lorsque l'Ile de Beauté nous saluait de trois grands coups de sirène, en ce 2 janvier. Nous étions à bord depuis le 24 décembre et nous y avons partagé la messe de Noël et le réveillon, avant de nous émerveiller devant les boucles de Bonifacio, le Stromboli, la rade de Port Saïd et le Lac Amer. J'avais noté *«cette fois ci, le cordon ombilical est coupé, l'aventure commence !»*, juste avant d'écouter la petite cassette audio que le C1, parti en avance et privé de croisière, m'avait fait parvenir pour donner ses premières consignes, mais aussi nous mettre dans l'ambiance : *«On va en baver..., il faudra tout faire en même temps...»*.



TEMPÊTE DU DESERT : UN SOUFFLE LOGISTIQUE DÉCOIFFANT

CB (er) Pierre STEFF
(Chef ST/3^e RIMa pendant "DAGUET")



Comme tout retraité à qui l'on demande de raconter ses campagnes, cela risque d'être long. Aussi, vais-je m'efforcer d'être succinct et de vous garder jusqu'au bout.

Depuis l'antiquité et jusqu'au I^{er} Empire, la logistique était intégrée au combat. Le système fonctionnait alors sur le dos de l'ennemi et des populations. C'est Napoléon qui, le premier, l'intégra aux armées. Le Général d'Empire Jomini (1779-1869), théoricien encore étudié de nos jours, définit la logistique comme :

"Une science générale, c'est-à-dire la science de l'application de toutes les sciences militaires".

Décembre 1990, après quatre mois d'intense préparation et de montée en puissance, le régiment est prêt à toute éventualité, en particulier à celle de rejoindre la coalition internationale engagée en Irak. La priorité logistique est encore donnée aux unités déjà projetées en Arabie Saoudite, notamment à la 6^e DLB pour ce qui concerne les forces terrestres.

C'est donc seul que les Services techniques régimentaires (STR) et les unités amènent la capacité opérationnelle du régiment au mieux de ce qui peut être fait. Mais à l'approche du départ, il reste encore beaucoup de travail à accomplir pour équiper le régiment dans la perspective du nouvel engagement qui se dessine.

Fin décembre 1990, l'ordre est enfin donné de faire mouvement pour renforcer la division française Daguet.

Le défi est de projeter la quasi-totalité du "3" et des unités qui lui sont rattachées, dont un Escadron blindé du RICM, loin de ses bases, en zone désertique, pour y mener un combat de haute intensité, qui pourrait s'avérer meurtrier.

Course contre la montre

Les départs en "Guépard" ont toujours nécessité quelques échanges et adaptations dans l'urgence, voire quelques pirouettes. Mais cette fois-ci les volumes sont tels qu'il faut une réelle mobilisation pour mener à bien la montée en puissance ; 1 200 hommes avec armes et bagages, 300 véhicules, des milliers de tonnes de matériels sont à envoyer en Arabie-Saoudite en un temps record. L'habitude des interventions, la compétence des cadres et des marsouins, un certain désir de se surpasser vont rendre la chose possible.

En cette heureuse époque, les régiments détiennent 85% de leurs matériels, stockés ou affectés. Le reste, en particulier les matériels spécifiques, sont détenus par des établissements du Matériel. Pour nous, ce sont ceux de Dijon, Clermont-Ferrand et Avignon, où il faut se rendre avec l'inconvénient, en cet hiver 1990, de la neige et du verglas sur les routes !!!...

Pour relever ce défi, les intéressés, à tous les niveaux, dans tous les services et dans toutes les armes donnent le maximum de leur temps et ne ménagent pas leur peine. Tous effectuent des allers-retours, parfois de plus de 1 000 kilomètres, dans des conditions difficiles ; tous travaillent sans relâche, font preuve d'initiatives et quelques fois d'audace. Néanmoins, malgré cette mobilisation générale, faute de délai suffisant pour une livraison à Vannes, certains matériels ne pourront être pris en compte que sur le quai de chargement de l'Arsenal de Toulon. Les derniers éléments, en l'occurrence les plaques de sur-blindage et l'électronique spécifique, ne seront même perçus que sur la zone de déploiement initiale.

La préparation technique se fait avec les unités de soutien de rattachement et des spécialistes de tous bords. Le 2° R.MAT et les équipes techniques régimentaires (qui font également partie du voyage) travaillent toute une semaine, 24/24h, pour remettre en état les matériels, fixer les équipements spéciaux, peindre tous les véhicules couleur sable et assurer diverses tâches annexes consommatrices de pas mal d'énergie. Certaines personnes, a priori non concernées, mais qui flânent un peu trop près du



hangar de la CCS sont réquisitionnées dans la bonne humeur pour servir la cause commune.

La bataille du rail

Les personnels civils de la gare SNCF de Vannes apportent leur concours au régiment pour constituer et charger 4 trains de matériels de 1 800 tonnes chacun, auxquels s'ajoute un train de personnels. Tout cela représente deux jours d'activités non stop. C'est aussi une première pour la gare de Vannes qui n'a théoriquement pas la capacité de traiter un tel volume de matériel en si peu de temps, mais s'acquitte de cette tâche avec un empressement qui mérite d'être souligné. Au niveau national, la SNCF doit aménager des plannings particuliers ; mais malgré cela, ces convois exceptionnels, constitués dans plusieurs gares de France, perturbent considérablement la circulation ferroviaire à travers le pays, ce qui explique la lenteur et donc la durée du déplacement vers Toulon.

La découverte du roro

Après l'épisode SNCF, c'est avec la "Royale" que nous collaborons, à Toulon, ainsi qu'avec les éléments du Train, chargés d'assurer l'embarquement sur des bateaux réquisitionnés : des ferries pour le transport des hommes et des rouliers (ou "roros") pour les matériels roulants. Ces derniers sont des sortes de parkings flottants, conçus pour une capacité d'environ 1 000 véhicules de tourisme et quelques passagers... Nous découvrons alors la joie des créneaux en fond de cale avec un VAB, un AMX 10 ou un AMX 30 B2, dans des espaces faits pour accueillir généralement des berlines !!!

La colo sous haute intensité

En quelques jours nous découvrons la mise en condition pour un combat de haute intensité, nécessitant l'acquisition de savoir-faire d'une toute autre dimension que ceux nécessaires à l'engagement d'une compagnie au Tchad. En définitive, ce déploiement, bien qu'un peu mouvementé, est réalisé dans le calme et la sérénité de la Coloniale.

Disons, pour résumer les choses, que la mise en condition matérielle, la préparation technique, les transferts comptables du 3° RIMa/France vers le 3° RIMa/mixte/Daguet, les volumes engagés, les distances parcourues, ont été les points les plus importants de cette manœuvre logistique. L'opération proprement dite, elle, fut menée avec une relative aisance.

La crainte de la panne sèche



Et, c'est ainsi qu'après une veillée de Noël célébrée pour certains dans un train, pour d'autres dans un bateau, la "croisière s'amuse" arrive dans le port de Yanbu, en Arabie Saoudite. Le déchargement des bateaux ne présente aucune difficulté ; nous sommes rodés. Le mouvement de transit étant, pour de multiples raisons, limité dans le temps, nous formons une quinzaine de rames (quelque 900 véhicules!), dont celles des AMX 10 et AMX 30 B2 transportés sur des porte-chars locaux qui se révèlent totalement

"incontrôlables" pour ce qui est du respect de l'itinéraire, de l'ordre et de la vitesse. Nous découvrons là les joies de la coopération internationale.

Le mouvement d'environ 1 000 km, vers la zone de déploiement, est organisé par nos hôtes ; il s'étale sur plusieurs jours et suscite une certaine inquiétude chez bon nombre d'officiers LOG et chez les chefs de convoi, notamment au sujet du ravitaillement en carburant. Comble d'ironie lorsque l'on a conscience de fouler le sable du premier pays producteur de pétrole ! Mais, après le "désordre" de la première étape, une meilleure organisation des ravitaillements par le Service des Essences des Armées permet à nos marsouins de se reposer un peu.

Le sable froid

L'installation en zone de déploiement initial se fait à Miramar à proximité de la Cité du Roi Khaled (CRK). Nous rejoignons ensuite la zone de déploiement opérationnel, sur la frontière Irak/Arabie-Saoudite, au nord de Rafha. Ces mouvements successifs nous rodent au déplacement en zone désertique. Côté vie en campagne, ce n'est pas la première fois que nos marsouins passent leurs nuits sous toile et dans le sable ; ils ne s'attendaient cependant pas, dans cette région du monde réputée plutôt pour son



climat chaud et sec, à devoir supporter la pluie et parfois endurer des gelées. Surprise ! Surprise !

Mais, pour nous réchauffer, le commandement a toujours de bonnes idées ; il nous organise fréquemment des "exercices" NBC qui alternent avec des alertes réelles de missiles SCUD. Par ailleurs, les Irakiens infiltrent de temps à autre nos défenses pour tester la coopération entre alliés et l'homogénéité des dispositifs. Ces activités permettent de vérifier et de régler les matériels nouveaux, d'entraîner les personnels à un style de conflit méconnu, dans un terrain lunaire, sous menace NBC, le tout dans une ambiance parfois un peu sud-américaine.

Des appuis et des pneus

Un problème se pose rapidement à nous : adapter notre TED à la situation du moment. Celui-ci a été conçu et réalisé dans la perspective d'un conflit majeur, sur un théâtre européen constitué de mouvements de terrain coupés de végétation. Or, nous nous trouvons dans une zone désertique, plate, rocailleuse et sans repère. Dans ce contexte, les appuis nous apparaissent très vite comme la clé du succès. Il faut donc augmenter les dotations de 12.7, de canons de 20 mm, de roquettes, de missiles, d'obus de char et de mortier. Il est également évident qu'il faut plus de roues de secours de VAB et plus d'élévateurs de roues. Ces insuffisances s'avérèrent la source de bien des angoisses, aux premières heures de l'offensive, lorsqu'il fallut escalader la barre-rocheuse faisant office de frontière. La livraison des compléments, qui put heureusement s'effectuer par 747 spécial, apporta alors à tous un réel soulagement.

Une autre dimension

Les liaisons avec le soutien de l'arrière sont l'occasion de visiter les différentes bases logistiques, toutes remarquablement équipées et défendues par un impressionnant dispositif antiaérien. Pour nous, pauvres marsouins habitués à des logistiques légères, tout cela est impressionnant. Nous découvrons des tas de matériel uniquement aperçus en photos dans Terre Magazine : un hôpital de campagne sous toile en modules gonflables, avec salles d'opération ultra modernes et autres services hospitaliers ; un



établissement du matériel sur roues et sous toile capable de traiter toutes les techniques ; des dépôts français et américains de munitions, rechanges et autres matériels consommables, déployés sur plus de 20 ha chacun. Dans ces dépôts, chaque type de matériel est stocké en îlots séparés par des merlons. Pendant l'offensive, le ravitaillement sur le terrain en obus de 120 et 105 m/m se fera par abandon de plateaux gerbables, localisés par GPS. Nous sommes loin de la boussole Sylva et de la réintégration des étuis....

Un soutien au plus près de l'avant

Lors de l'engagement, la configuration du terrain plat et les conditions météorologiques difficiles nécessitent un soutien au plus près des unités au contact. La rapidité de l'offensive exige une grande réactivité. L'éventualité de ne pouvoir localiser dans la brume, faute de GPS, un véhicule à dépanner avec son personnel, risque d'accroître les délais d'intervention. Pour prévenir ce genre de problème, nous créons un module léger de réparation, armé par le 2B/auto-trans-armement. Cet élément est positionné dans le sillage du PC, à proximité de l'Officier LOG.

Les quelques interventions rapides de cette structure, dont l'échange et le réarmement de VAB, ont permis de préserver la capacité des unités et de maintenir leur rythme, sans jamais perdre quelqu'un. Notre Service de santé est également intégré au PC LOG ; il effectua quelques EVASAN héliportées pendant la progression, tout en gardant le contact. Plus en arrière le Train régimentaire suit au complet avec : un porte-char monté d'un VAB de rechange, l'approvisionnement en vivres pour 1200 hommes, le carburant et les ingrédients pour 300 véhicules, les munitions de tous calibres et naturellement les rechanges auto, NBC, électronique et autres moyens divers. Soit une rame de véhicules considérable, qui nous change des manœuvres hexagonale à 2 jeeps, 5 camions et l'ambulance du toubib ! Le tout progressant au rythme élevé des unités au contact.



Des kilomètres et des kilomètres de véhicules serpentent dans le désert



"Désert Storm" a représenté pour chacun l'occasion unique de mesurer ce que représentent :
- le déploiement et le fonctionnement du soutien de 2 divisions (française et américaine), en vrai grandeur, sur le terrain : une sorte de triangle logistique pointe en avant ;
- la mise en œuvre d'un flux continu de véhicule, étalé dans la profondeur depuis la Base logistique divisionnaire jusqu'au GV de pointe, ce qui relativise nos expériences précédentes de "gardons les distances".

Retour à la norme

La cour du quartier nous apparut bien petite quand, de retour à Vannes, nous fûmes à nouveau soumis aux inévitables visites techniques, réparations, échanges, réintégrations, comptes-rendus. Un retour au quotidien qui fut générateur d'un petit moment de spleen !

Au bout du compte, il me reste de cette expérience la fierté d'avoir pu en être et d'avoir partagé avec tous mes compagnons d'armes des moments d'une exceptionnelle intensité.





JE SUIS FORBAN QUE M'IMPORTE LA GLOIRE MAIS DANS LA TEMPÊTE, HEUREUX DY ÊTRE

Lieutenant-colonel (er) Olivier FERTINEL
(Cne commandant la 1^e compagnie [les *Forbans*], pendant "*Daguet*")



Dimanche 24 février 1991 - Il est 5h50, le soleil se lève sur le désert irakien. Le Colonel Thorette s'adresse par radio à ses commandants d'unité pour leur souhaiter tout ce que l'on peut souhaiter en de pareilles circonstances et les assurer de toute sa confiance. Devant nous il y a la 45^e Division d'infanterie irakienne ; notre objectif final est As Salman, à environ 150 km au nord-est. La 1^{ère} Compagnie est en 1^{er} échelon. Nous y voilà, l'épreuve de vérité en quelque sorte, car dans dix minutes nous allons être engagés dans une offensive terrestre majeure.

Un long chemin

Le chemin qui nous y avait amenés s'était révélé long et laborieux, fait de préparatifs de tous types. Les activités de la fin d'année 1990 avaient été annulées, les perceptions de matériels avaient lieu aux quatre coins de la France, les TED évoluaient régulièrement et la date de notre départ restait incertaine. Enfin, le 23 décembre, le gros des effectifs de la compagnie rejoignait Toulon par train spécial ; le 25, «l'Ile de Beauté» et «le Saint Romain» appareillaient pour les côtes saoudiennes. Débarqués à Yanbu, le 2 janvier, nous étions loin d'être arrivés à destination. Il fallait encore traverser la péninsule arabique pour rejoindre notre ZDO, dans les environs de «la Cité du Roi Khaled», importante base américaine.

Le Déménagement Day

Le 17 janvier au petit matin, après une nuit particulièrement mouvementée, le Colonel Thorette nous informait que la 1^{ère} phase de l'opération «Tempête du Désert» avait commencé et que nous étions passés sous le contrôle opérationnel du 18^e Corps aéroporté US. Les ordres étaient donc d'être prêts à faire mouvement vers notre ZDAE, dans la région de Rafa, à quelques dizaines de kilomètres au sud de la frontière irakienne. Après avoir avalé un café avec Perrin (officier adjoint), l'Ach Beny (adjudant d'unité) et quelques gars de la «Commandement», nous échangeons nos impressions et étions unanimes à dire qu'il était difficile de croire ce qui nous arrivait maintenant. Ce n'était plus qu'une question de jours, avant que ce soit notre tour d'y aller. Les VAB ressemblaient déjà à des camions de déménagement. Finalement, il était 12h30 lorsque le mouvement commença. Il se poursuivit toute la nuit, tous feux éteints, sur une piste jalonnée aux «cialum» par un escadron du 1^{er} RHP. Aux environs de 5h00, le lendemain, nous arrivions en ZDAE. L'épreuve avait été éprouvante pour les pilotes et les chefs de bord, déjà bien fatigués par nos nuits «NBC» précédentes. Après avoir installé un dispositif de sûreté rapprochée face au nord-est, nous n'eûmes pas besoin de berceuse pour nous effondrer sur le siège de nos véhicules respectifs. Dès le lendemain, la compagnie adoptait son dispositif définitif.

Une drôle d'attente

La période qui nous séparait de l'offensive terrestre était partagée entre les missions opérationnelles, telles : la surveillance de la frontière à partir d'une ligne baptisée «Razor», 24 heures tous les trois jours ; l'entraînement consacré essentiellement à du «drill» compagnie, destiné à parfaire les formations de combat, le débarquement et l'assaut ; enfin des exercices de niveau régiment. Il fallait

s'adapter au terrain désertique, car nos acquis dans le domaine du combat en zone «Centre Europe» nécessitaient, malgré tout, de nombreuses innovations et adaptations. Dans le domaine NBC, nous continuions à profiter régulièrement d'alertes réelles (pour nous maintenir à niveau).

Le 1er février, la compagnie eut la visite du Général Schmitt, CEMA, sur la position de Forban 3 (Lt Beaux), occasion pour lui de s'enquérir de notre moral et nous annoncer que l'engagement était proche. C'est aussi lors de cette visite du CEMA à la «Division *Daguet*», que le Colonel Thorette demanda un aménagement de la manœuvre pour éviter aux unités de l'axe Est (3^e Rima et 4^e RD) une attaque frontale sur «Rochambeau». Il proposa donc de décrocher de l'axe principal de progression pour nous permettre d'attaquer de flanc la ligne de défense irakienne, en l'abordant par le Sud-Est. Le CEMA donna son accord et entérina la proposition du chef de corps.

Mariages et testaments

Le 8, eut lieu une cérémonie plutôt inattendue. En effet, en tant qu'officier d'état civil, le Colonel Thorette reçut les consentements de mariage de plusieurs marsouins du régiment dont le Cch Phalliah, chef de groupe à Forban1. Événement un peu irréel, d'autant qu'on procédait également à la rédaction de testaments, sous la responsabilité du chancelier. La mise dans l'ambiance commençait. Les bombardements de l'aviation alliée se rapprochaient de la frontière et le bataillon d'artillerie US, sous OPCON de la Division, allait bientôt entrer dans la danse et égayer nos nuits.

Coup d'œil au delà des lignes

Le 21 février, alors que la compagnie était en surveillance sur la ligne «*Razor*», je recevais mission de monter une embuscade de nuit à 1 km à l'intérieur du territoire irakien, en vue de faire des prisonniers. Je désignais le Lt Beaux (Forban 3) pour effectuer cette mission. Sa section allait être guidée par radio et suivie par caméra thermique dans sa phase d'infiltration. Le détachement que je commandais pour cette action était donc composé de : Forban3, chargée de l'action principale, d'une demie SAC aux ordres de son SOA (Sgt Anzilluti), chargée du guidage par caméra thermique et d'un VAB sanitaire. En outre, le reste de la Compagnie, toujours sur «*Razor*», était renforcée d'un VAB-Ratac pour la surveillance de la zone d'action. À 19h00, Forban 3 commençait sa progression ; à 19h30, la section franchissait la frontière et à 23h00, s'exfiltrait et rentrait vers sa base de départ. RAS et pas de prisonnier. À 2h30, nous avions rejoint le gros de la compagnie sur «*Razor*».

Veillée d'armes

Il était 7h30, le lendemain matin, lorsque l'ordre de décrocher et de rejoindre ma position initiale pour effectuer le démontage des bivouacs était donné, Le régiment devait faire mouvement à partir de 16h00. Ça sentait l'offensive terrestre. Peu avant le départ, j'assistais au point de situation du Lcl Monfort ; puis le Col Thorette donna ses ordres. Le début de l'offensive terrestre était prévu le 24, à 6h00. À l'heure prévue, le régiment commençait son déploiement ; la compagnie avait reçu un groupe «*Stinger*» en renforcement.

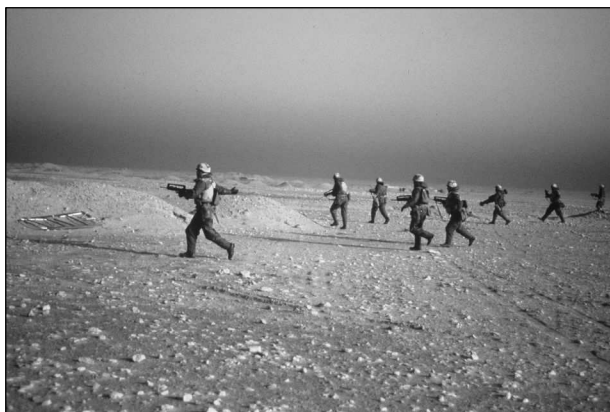
Le 23 février, à 6h00, je donnais l'ordre initial aux divers éléments de la compagnie, à savoir : F1 (Adj Delangle), F2 (Lt de Mesmay), F3 (Lt Beaux), F0 (Ach Beny), section d'appui (groupe Milan, groupe C 20 m/m - Adj Lucchini), SAC 21^e Rima (Adj Pilon), EO 11^e Rama, groupe *Stinger* 68^e RA, VAB-sanitaire avec médecin, en tout un peu plus de 220 hommes. À 6h30, la compagnie démarrait et vers 9h00 la frontière était franchie. Derrière nous, sur plusieurs dizaines de kilomètres, la Division *Daguet* emplissait le désert et soulevait d'énormes nuages de poussière. Quelle incroyable vision ! Vers 15h00, la compagnie atteignait sa position et s'installait en surveillance en 1er échelon du dispositif, encadrée à l'est par la 2^e Compagnie du 21^e Rima et à l'ouest par une unité de la 2^e Brigade de la 82^e Division aéroporté US, avec laquelle je pris contact vers 17h00, afin de définir les limites de surveillance et surtout de tir. Durant la nuit quelques véhicules étaient observés, mais impossible de les tirer au *Milan* à cause du relief empêchant toute poursuite correcte du missile par le tireur. Cette nuit allait être courte ; le lendemain nous allions entrer dans le vif du sujet.

En avant ! Ambiance vitesse !

24 février - Il est 5h55, quand je m'adresse rapidement aux chefs de section et aux éléments en renforcement, pour leur souhaiter bonne chance. C'est maintenant le moment de leur donner cet ordre, simple en soi, mais qui peut se révéler lourd de conséquences : «En avant !». C'est parti, ambiance vitesse, objectif initial : «Rochambeau» ; objectif final : «As Salman». Les VAB s'élancent, survolés par les hélicoptères de reconnaissance. Le terrain me permet d'avoir un visuel sur toutes les unités voisines et en soutien et donne l'impression d'évoluer sur une table de ping-pong.

Premier accrochage

À 7h30, je reçois un appel radio d'un hélicoptère de reconnaissance me signalant des soldats irakiens à 2km au nord de notre position. J'en rends immédiatement compte au Colonel Thorette qui me donne l'ordre de poursuivre ma progression et de prendre le contact. Quelques minutes



d'observation me permettent de localiser les positions irakiennes. L'Adj Delangle (F1) est chargé de reconnaître, en abordant par l'est, puis de fouiller ces positions avec, dans un premier temps, la section du Lt Beaux (F3) en soutien. Le Lt de Mesmay (F2) doit se mettre en appui aux abords sud. Lors de sa mise en place, Delangle me rend compte que le groupe du Cch Phalliah a repéré une position défensive irakienne plus à l'est, avec deux soldats. Il est 8h00 ; je donne l'ordre à Beaux de la reconnaître, puis de s'installer en couverture face au nord-est et à Delangle de

poursuivre sa mission initiale. Pendant sa reconnaissance, Forban 3 a fait prisonniers les deux Irakiens et récupéré l'armement ; j'en rends compte au régiment. Puis, je rejoins Forban 1 qui commence à fouiller son objectif, après avoir débarqué du VAB-PC avec le Sch Nau, sous-officier trans de la compagnie et un radio. Il est 8h10 ; trois prisonniers ont déjà été faits, quand tout à coup retentit une explosion suivie d'une courte rafale de FAMAS. Nau et moi-même mettons un genou à terre, derrière un petit merlon et je demande à Delangle ce qui se passe. Le Sgt Pochart (Forban 13) a vu deux Irakiens entrer dans un abri pour saisir leurs armes. Il a lancé une grenade OF dans l'abri, puis y a pénétré en lâchant une rafale de FAMAS. Bilan : un irakien blessé, l'autre a été fait prisonnier. Les premiers soins sont immédiatement donnés par le Cal Fremont (auxiliaire sanitaire à Forban 1) ; je demande alors au toubib d'intervenir avec son VAB sanitaire et fait la demande d'EVASAN.

On regroupe les prisonniers et l'armement et je rends compte au PC. Bilan de cette action : 7 prisonniers dont 1 blessé, 17 AK47-AKM-AKS, 4 RPG7, 3 FM-PKM, 2 MO 60, divers matériels de transmission et quelques ANP. Le tout est livré au PRA. Je prépare le bond suivant au moment où les LRM en appui de la 2/82, à notre ouest, sont déjà à ma hauteur et tirent leurs roquettes dans un bruit assourdissant. Enfin, la compagnie peut reprendre sa progression vers «Rochambeau». Il est 9h30.



Des prisonniers encombrants

L'attaque de ce point d'appui de la 45^e Division d'infanterie irakienne doit avoir lieu à 12h00, mais auparavant il faut que le régiment effectue la manœuvre lui permettant d'aborder les positions défensives de flanc. Le GPS en tape arrière du VAB-PC, je guide la compagnie comme lors des trois jours précédents, ce qui n'est pas toujours chose aisée. À 12H00, l'attaque commence et

ressemble à une vraie charge de cavalerie. Nos camarades du 4^e RD doivent se faire plaisir dans leurs AMX30 lancés à fond.

Je reçois rapidement l'ordre de nettoyer les positions ennemies dépassées par le 4^e RD qui a signalé que les Irakiens lèvent les bras sans vraiment opposer de résistance. Je guide la compagnie dans le fuseau du 4^e RD. Des Irakiens qui veulent se rendre, il y en a un peu partout, mais la plupart restent dans leur trou. Mon souci immédiat est d'éviter que les sections se dispersent sur le terrain. Je décide d'engager Forban 1 et Forban 3 ; Forban 2 est en soutien et les sections d'appui et AC en appui. Mais, compte tenu du nombre de plus en plus important de prisonniers, je dois faire intervenir Forban 2, puis la section anti-char.

Un autre problème surgit, celui des nombreuses sous-munitions de type «cluster bomb», qui jonchent partout le sol. J'en informe aussitôt toute la compagnie et demande à chacun de prendre les plus extrêmes précautions pendant la mission ; j'insiste pour que personne ne touche ces "cochonneries" auxquelles j'avais déjà été confronté au Sud- Liban, en 1978. Parmi les premiers prisonniers, il y a un capitaine qui souhaite me parler ; je fais alors venir le Cch Aboubaker, de la «Commandement», qui, bien que Djiboutien, comprend et se fait parfaitement comprendre en arabe. Ce capitaine m'apprend que nous sommes sur une position de bataillon, que tous les officiers supérieurs sont partis et qu'il est le plus gradé sur zone. En outre, il me signale les champs de mines et toutes les positions où il reste encore des soldats irakiens. Ceci va nous faciliter la tâche, car cette mission commence à consommer beaucoup de marsouins, puisqu'il faut simultanément : poursuivre la fouille des positions ennemies, fouiller les prisonniers, les regrouper, les garder, récupérer l'armement, les matériels divers et les documents. À 14h00, la compagnie a fait 151 prisonniers et à 14h30, 18 de plus ; soit 169 au total, dont 13 officiers. Un important lot d'armement (19 AK47-AKM-AKS, 8 RPG7, 2 MIT de 14,5, 3 FM-RPK...) et de munitions, des matériels trans et des ANP sont également saisis, ainsi qu'un PC de bataillon avec tous ses matériels et documents, dont un réseau VHF.

Mais, il y a maintenant un léger détail à régler : quoi faire de tout ce beau monde ? Après avoir rendu compte de la mission au PC régiment, déjà à des dizaines de kilomètres plus au nord, je pose la question de la conduite à tenir en ce qui concerne les prisonniers, car, pour le moment, la 1^e Cie est «scotchée», neutralisée par ses 169 prisonniers irakiens. Le PC me suggère alors de les acheminer jusqu'à la position du TC2. Je réponds que c'est tout à fait illusoire, car on ne peut, pour des raisons évidentes, ni les faire monter sur les VAB, ni les faire rejoindre à pieds même escortés par les VAB, sans arriver après la fin de la guerre. Le PC trouve alors la solution et, vers 16h00, des éléments de la 2/82 prennent contact avec moi pour prendre en compte les prisonniers, après remise d'un PV de transfert. La compagnie peut enfin reprendre sa progression et rejoindre le régiment à hauteur de la MSR *Texas* (principal axe logistique du 18^e Corps). Vers 17h30, la compagnie s'installe pour la nuit ; la première journée de l'offensive s'achève.

Pas un pas sans appui



Le jour suivant est pluvieux. Les tirs d'artillerie sont déclenchés à 5h45 et à 6h00 la compagnie démarre. En dépit des zones de regs que nous traversons et dont les pierres particulièrement acérées me font craindre le pire pour les pneus des VAB, il faut toujours aller plus vite. Aussi, pas question de finasser ; dès qu'une position défensive est repérée, je demande systématiquement à l'EO la mise en place de tirs d'artillerie et fait tirer à priori au Milan sur tout char embossé. Dès que la portée le permet, c'est au tour des 12,7 d'entrer en action ; surtout ne pas perdre de temps. Malgré le rythme élevé de la progression, Forban 3 découvre un important dépôt d'armes ; je rends compte et fournis les coordonnées GPS, le TC2 verra ça.

Quelques soldats irakiens sont croisés par ci par là ; nous nous contentons de les désarmer et poursuivons la course, le 2^e échelon s'en occupera. Il est 16h00 lorsque la compagnie s'installe

en surveillance sur les hauteurs nord-ouest d'As Salman. Vers 1h00 du matin je termine de rédiger mon ordre initial que je transmets aux chefs de section à 6h00.

Une ville dans la brume et la rocaille

A 6h30, la compagnie entame sa progression vers la ville, en colonne, car il n'y a qu'une piste étroite pour descendre dans la cuvette. Aujourd'hui, un terrible vent de sable balaye le désert et nous ne pouvons apercevoir les premières maisons qu'à travers un brouillard jaune orangé qui commence à nous piquer les yeux. Mais alors que la compagnie se déploie pour atteindre sa base de départ, je constate que devant nous une unité est déjà positionnée dans notre fuseau. Je rends compte au régiment et demande confirmation du fuseau imparti à la compagnie. Je suis bien à ma place, la 4^e compagnie doit se repositionner dans son fuseau.

À 7h30, la mise en place aux lisières sud de la ville est terminée. Pour cette mission, la compagnie est assistée d'une équipe prévôtale et d'un détachement américain du SOP, service des «affaires civiles» de la 2/82, aux ordres du Cne Lemelin. Il est 8h30, c'est le début de la conquête d'As Salman ; les marsouins se déploient et entament leur progression de limite de bond en limite de bond, car les alignements sont primordiaux. Ils se montrent rapides, précis, efficaces, un plaisir à regarder comme me le confirmera plus tard le Cne Lemelin, plutôt «bluffé».



À 13h00, la mission est terminée. Bilan : 5 dépôts d'armes et de munitions, 1 PC de brigade ou de division, 2 dépôts de matériels transmission, 1 dépôt de matériels NBC, 1 magasin HCCA, 1 station transmission, 1 dépôt d'optique... Il est difficile de faire un point précis, car certains locaux ont déjà été mis sous scellés par les Américains et les panneaux «No entrance - US property» y ont été apposés. Definitely not fair ! La compagnie remet quand même au PRA : 223 AK47, 160 AK47-TAP, 3 Dragounov, 12 RPG7, 1 MIT 14,5, 3 Mo 60, 7 PA Makarov. En fin de journée, il est encore fait 3 prisonniers remis à une section du 2^e RIMa. Enfin, la compagnie s'installe en défensive, face au sud ; il est 18h15, le gros de l'offensive terrestre est terminé, la mission est remplie. Le «cessez-le-feu» surviendra le 28 à 8h00 et sera suivi pour la 1^e Cie par une période qui la verra assurer la sécurité du gouverneur militaire d'As Salman. Puis ce sera une nouvelle traversée du désert et de la Méditerranée, avant de pouvoir retrouver nos familles et le quartier Foch. Tout au bout du voyage : le 14 juillet, sur les Champs Elysées.

En dépit des réflexions un peu acerbes de certains malchanceux jaloux - à juste titre, il est vrai - et n'ayant de cesse de nous rappeler «qu'à vaincre sans péril, on triomphe sans gloire», aujourd'hui encore, je persiste à croire que, pour cette «ballade de santé», il valait quand même mieux faire partie du convoi que d'être obligé de rester sur le bord de la route.



LES SCORPIONS SORTENT TOUJOURS DES DUNES

"Rien ne sert de courir, il faut partir à point"

Général de Brigade Jean-Jacques TOUTOUS
(Cne commandant la 4^e compagnie pendant "Daguet")

Quels sont les souvenirs qui me restent de la guerre du Golfe, vingt ans après ? A la fois des faits très marquants, mais aussi une foule de menus détails. Je choisis d'évoquer cette période unique au travers de quelques scènes et quelques réflexions, laissant le soin à tous ceux qui ont participé à ce conflit de compléter, de rectifier et d'écrire le reste.

L'entrée en guerre.

Je l'avais imaginée toute différente et elle m'a réservé quelques surprises. Elle avait tout d'abord bien mal commencé pour moi. Le régiment, désigné pour partir avec trois compagnies de combat dont la mienne, devait se réarticuler peu avant son départ. Il accueillait deux escadrons du RICM mais devait par contre laisser une compagnie à Vannes. Ce fut la mienne. Annoncer ce faux départ au rapport de la compagnie fut une épreuve intérieure forte. J'avais le sentiment de rater un rendez-vous avec l'histoire, qui faisait partie du plein exercice de mon métier et auquel je me devais de prendre part.



Néanmoins, la chance revint assez vite. Courant janvier, la compagnie fut désignée pour partir seule, rapidement. Nous allions prendre part à une mission inattendue et déconcertante que mes instructions me demandaient de ne dévoiler qu'après avoir quitté la France, à bord de *La Foudre*, au large de Toulon : l'installation d'un camp de transit de prisonniers de guerre. J'avoue que j'étais à la fois heureux d'annoncer notre départ à la compagnie et perplexe sur la mission qui nous attendait. À ma connaissance, plus

personne n'avait installé de camp de prisonniers de guerre depuis l'Indochine ou l'Algérie et je ne me souvenais pas d'avoir appris quelque chose sur ce sujet en école.

Au départ du régiment, j'avais fourni à mes camarades commandants d'unité en partance plusieurs marsouins en renfort, si bien que mon effectif ayant diminué, on me confia la section de l'adjudant Visomblain, des « Chats maigres ». Ce fut un choix judicieux.

Le 23 janvier à 4h30, la rame de la compagnie quitta le quartier Foch. Des courageux étaient venus nous dire au revoir : mes camarades Péan, Bernard, le major Bonnaud, le commandant à la retraite Jubeau. Un long voyage vers le théâtre d'opérations commençait, lent, qui nous laissait le temps de penser, de discuter, de rentrer progressivement dans cette guerre. Le train d'abord, de Nantes jusqu'à Toulon avec nos VAB et camions sur les plateformes. Le général Rousseau-Dumarcet, commandant la division, était venu en gare s'adresser à nous avec des mots chaleureux et encourageants. Les équipes de TF1 et FR3 nous firent les honneurs de la télévision. Les cheminots, réputés peu favorables à la guerre, eurent aussi, au moment du départ, des mots d'encouragement pour nous et des mots non équivoques à l'attention de nos adversaires. Embarquement à bord de *La Foudre* ensuite, avec le passage du détroit de Messine, du canal de



Suez, Yanbu enfin. La traversée de l'Arabie saoudite par la route, jusqu'à Rafah. Nous étions le 5 février. Ici, tout était à inventer ; mais après tout, nous étions là pour ça. Nous nous mîmes au travail !

Par un chemin détourné, nous entrions dans la guerre.

Toujours l'inattendu arrive ...

La guerre du Golfe a sonné pour chacun comme l'heure de vérité. Au sortir de la Guerre froide, elle était le type de conflit auquel on s'était entraîné depuis des années. Elle portait en germe le combat de haute intensité et la perspective forte de l'emploi de toute la panoplie des armes, conventionnelles ou non. Les solutions décontaminantes à portée de main me le rappelaient, les comprimés de pyridostigmine aussi, le port permanent de la tenue S3P également.

L'événement s'annonçait de taille car pour la première fois depuis longtemps, tout le système militaire s'adaptait à la dimension de l'enjeu. On n'envisageait pas de relève d'unité. Les renforts, la bonne poursuite de la carrière étaient décalés ou reportés ; les futurs reçus bénéficieraient d'une mesure de rétroactivité afin de n'être pas pénalisés.

C'était notre première (et dernière) guerre symétrique, comme on dit, c'est-à-dire menée face à un adversaire exclusivement militaire, équipé comme nous. C'était un conflit hors contexte urbain, ne se déroulant pas au milieu des populations, sans interposition, sans milices ni insurgés. La grille de lecture apparaissait claire et simple. S'il y avait des constantes : la doctrine adverse, à caractère soviétique, les matériels aussi pour la plupart, la menace NBC, les ordres graphiques, les appuis, je trouvais pourtant à l'époque des paradoxes.

En effet, cette haute intensité nous avions imaginé l'affronter en centre-europe et aujourd'hui nous allions livrer bataille dans le désert, dans un contexte assez improbable : le Moyen-Orient. Ensuite, nécessité faisant loi, certains principes tactiques étaient battus en brèche : j'avais appris que l'infanterie motorisée était inapte au combat de rencontre et que les blindés roulaient devant. Par le jeu des circonstances, la compagnie Gaillard, que je soutenais au démarrage, s'est retrouvée rapidement engagée et j'ai continué en tête pour aborder et traverser l'objectif *Rochambeau* avec, dans le fuseau à ma droite, au même niveau, les AMX10 RC du capitaine de Revel ! Enfin, instruits dans l'attente d'une offensive soviétique, nous prenions nous-mêmes l'offensive ...

Par rapport à l'engagement sur le théâtre centre-européen que nous préparions de longue date, les rôles me semblaient inversés. Nous commencions cette partie d'échecs avec les blancs au lieu des noirs. En portant l'attaque en premier, nous jouions avec un coup d'avance.

Un soutien populaire phénoménal.

Un souvenir resté vif et très frappant fut l'atmosphère qui entourait cette guerre. Je me souviens avant tout du retentissement et de la ferveur suscités par les événements auprès de la population française, extraordinaires à l'époque. C'était un grand bonheur de sentir derrière soi la France, attentive, encourageant ses soldats. Je crois qu'il y avait là un exemple unique de manifestation de solidarité, qui ne s'est jamais reproduit depuis. Les médias n'étaient pas étrangers à ce phénomène. Ils avaient introduit le conflit dans tous les foyers par la voie des images, du son, du direct, avec parfois une pression insupportable pour nos familles. C'était la première guerre en direct.

Le courrier et des colis, dont l'envoi était gratuit, nous arrivaient par camions entiers. Dans les colis des livres, des conserves, des objets usuels, des produits locaux, des spécialités maisons... Dans le courrier des mots d'encouragement, des témoignages touchants d'inconnus, des lettres de classes entières, instituteurs ou professeurs en tête, des anciens combattants... la France venait à nous. Des marsouins avaient leur «marraine de guerre», pratique remise à l'honneur. Au terme d'une correspondance suivie, je pense que certains d'entre eux ont prolongé les contacts bien au-delà de la fin des hostilités. C'est la seule opération au cours de laquelle j'ai gagné du poids !

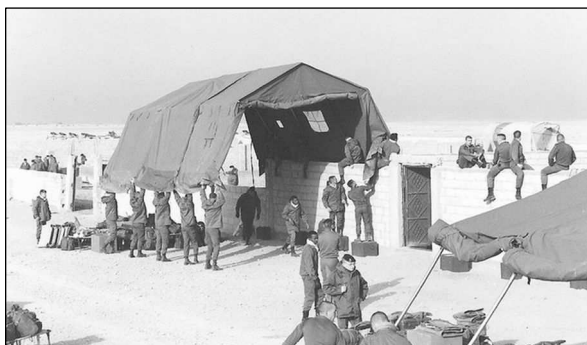


Les colis suffisaient à nous nourrir et nous permettaient de délaissier nos rations RPR (riz-poulet-ratatouille) qui, elles, faisaient la joie des soldats américains.

J'avais instamment demandé à mes chefs de section que chacune des lettres reçoive une réponse. C'était à la fois un dérivatif aux activités quotidiennes et une manière pour les marsouins d'être reliés à la France, d'effacer l'isolement et l'éloignement. Ils pouvaient aussi exprimer leurs sentiments, partager leur expérience, leur ressenti avec leurs propres mots et je crois que cela contribuait à les rendre fiers de leurs actions.

Une mission inattendue, la garde des prisonniers.

Cette surprenante mission du camp de transit de prisonniers de guerre (CTPG) a duré deux semaines, avant que le relais ne soit passé à la 4/2^e RIMa. Ce fut une expérience déconcertante à



bien des égards, mais somme toute logique dans la mesure où quelqu'un devait s'en occuper. Le chef de bataillon Coulomb, du 9^e RCS, en assura le commandement. Outre la compagnie, il y avait avec nous un fort détachement prévôtal et une section d'interrogation de prisonniers de guerre (SIPG). Arrivés à Rafah et parallèlement à l'installation de notre propre camp, plusieurs séances de réflexion furent nécessaires pour organiser cette affaire. Elle n'était pas simple et nous n'avions pas de modèle de référence.

Plusieurs difficultés se posèrent à nous.

Tout d'abord, nous n'avions aucune expérience en la matière. Fort heureusement, un bataillon américain de *Military police* s'est installé très rapidement au même endroit et nous nous sommes retrouvés inclus dans leur vaste dispositif. Cette unité avait une très grande expérience des camps de prisonniers (opérations à La Grenade, à Panama) et nous a appris «le métier», du transport à la fouille des prisonniers, leur enregistrement, leur psychologie... En attendant les premiers clients, nous organisions conjointement des exercices où chaque unité faisait le plastron pour l'autre. De ce côté, les choses se sont assez bien arrangées.

Ensuite, il fallait connecter notre structure à la division Daguet. Le Cdt Coulomb m'avait chargé de prendre les contacts avec l'état-major de la Division. Je ne rencontrai pas beaucoup d'intérêt auprès des opérationnels. Renvoyé de personne en personne, je trouvai enfin un capitaine de la chaîne du soutien pour m'accueillir et ensemble nous élaborâmes les premières modalités de ramassage, de transfert de prisonniers. À mon retour au CTPG, je trouvais que le bilan était plutôt maigre.

Du côté des marsouins, tout allait bien. L'arrivée du bataillon américain avait amené son lot de personnels féminins et monter la garde en commun à l'entrée du camp ne posait manifestement pas de problème.

Pendant ce temps, le colonel Thorette œuvrait pour se faire affecter une compagnie supplémentaire, ce qui fut accepté et je fus désigné pour rejoindre le "grand 3", trois jours avant le début de l'offensive. Nous reprenions le cours normal de l'histoire.



Les Scorpions dans le désert.

La compagnie était un outil de combat remarquablement rôdé. Elle possédait des qualités humaines et professionnelles vraiment solides.



J'avais autour de moi une équipe de commandement de confiance : comme adjoint mon ami le capitaine Jean-Luc Seynaeve, les lieutenants Allano et de Cevins, les adjudants Balleret, Mercier et Visomblain. Nous étions rentrés du Tchad quelques mois auparavant, la pratique du combat en zone désertique était encore fraîche dans les mémoires et nous venions de passer plusieurs semaines à La Courtine en compagnie isolée, attendant d'être rejoints par le reste du

régiment... qui n'est jamais arrivé pour cause de mise en alerte pour le Golfe. Je ne trouvais donc rien à redire à la préparation des Scorpions pour la mission.

La valeur tactique de la compagnie n'était donc pas une préoccupation. En revanche, je restais attentif jusqu'au dernier jour à l'état psychologique et moral de tous. Je scrutais la réalité au fond des yeux de chacun, la résistance à la fatigue, à la pression de l'événement. Nul doute que chacun d'entre nous est passé par des moments de haute intensité, de questionnement sur sa valeur, son comportement, son exemplarité, sa capacité à discerner, à agir, à entraîner. Si la force de la compagnie résidait dans le collectif, sa faiblesse risquait d'être individuelle. Il était de mon devoir, avec les chefs de section, de veiller au grain.

Les Scorpions tinrent bon, y compris les tout jeunes, sortis des classes peu avant le départ. Les plus anciens ont épaulé les plus jeunes comme il se devait ; les chefs de section et les chefs de groupe ont accompli un remarquable travail de tous les instants, avec autant de fermeté que d'humanité.

La victoire. : Bagdad express.

Cette opération se soldait par une victoire militaire. Etre victorieux est un sentiment incomparable. Le cessez-le-feu avait été sonné par le clairon du régiment, les combats étaient terminés. Il n'y aurait pas de relève, pas de suite, nous allions rentrer chez nous ...

Le général d'armée Forray, chef d'état-major de l'armée de terre à l'époque, visita les unités à la fin de l'offensive. Quittant le service peu après, il nous disait son immense joie de partir sur une victoire, lui qui avait commencé sa carrière en Indochine.



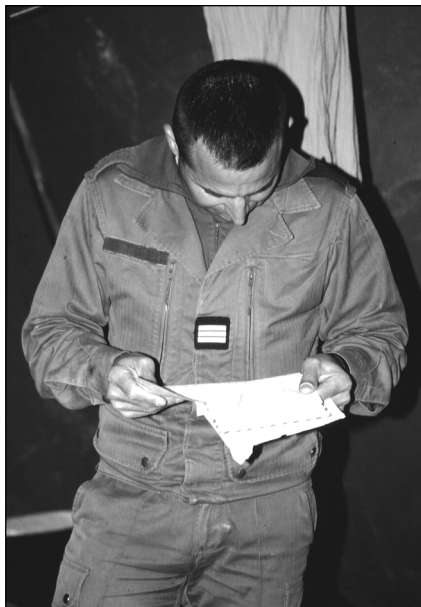
Le retour s'est effectué comme à l'aller, lentement. La route, le bateau, le train. Le débarquement dans le port de Marseille fut mémorable. Une foule nous attendait sur le quai. Des amis, de la famille, des camarades. Une fanfare jouait pendant que nous sortions du *Danièle Casanova*, en file indienne, sacs au dos et sur l'épaule. Un vrai retour victorieux de corps expéditionnaire.

Le dernier acte fut le défilé dans les rues pavoisées de Vannes, bordées par une foule enthousiaste. Une partie à pied, l'autre motorisée. Je défilai avec les sections à pied et le capitaine Seynaeve avec les véhicules de la compagnie, à bord du VAB-PC. J'avais baptisé ce véhicule où j'avais passé de très nombreuses heures, « *Bagdad express* », peint (proprement) sur les portes avant. L'inscription subsistait le jour du défilé alors que le chef de corps avait interdit les fantaisies sur les véhicules du régiment. Mais si ma mémoire est bonne, un jour de visite à la compagnie en Iraq, il avait souri et pris le VAB en photo...



OPERATION "PRINCESSE" ou LA CONQUÊTE D'AS SALMAN. DEUX MARSOUINS DE LA 11^e DP MEURENT POUR LA FRANCE.

Capitaine (er) François MEDDA (Il est alors officier adjoint à la CEA du 3^e RIMa).



Comme pour tous mes camarades, et ce du soldat au colon, l'offensive terrestre reste un moment clé. Des sentiments mêlés me reviennent en mémoire : l'impatience, le questionnement et puis une forme de jouissance devant le déchaînement de cette invincible armada. Cependant, le moment à jamais gravé dans ma mémoire se situe à la fin de l'opération "Princesse", le 26 février.

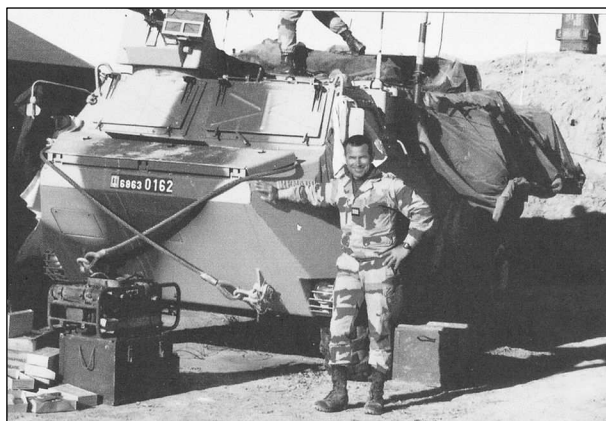
De République à Bastille

La veille, nous sommes arrivés sur les hauteurs d'As Salman. Le colonel Thorette donne l'ordre initial du lendemain à ses commandants d'unité. Les organismes sont fatigués, les esprits sont concentrés, car nous savons tous que la conquête de cette ville est notre objectif ultime, tout au moins dans l'immédiat. Le combat en agglomération est toujours délicat et nous en connaissons les difficultés. La coordination des mouvements

entre les différents éléments est essentielle et c'est pourquoi les fuseaux des unités sont étudiés et les limites de bond scrupuleusement définies ; des noms de baptême sont attribués à chacune d'entre elles, il s'agit en l'occurrence de noms de stations du métro parisien, clin d'œil à notre chère capitale. C'est ainsi que nous achèverons ces 100 heures de guerre aux abords du périphérique nord.

Un décor surréaliste

Le 26, à 07h00, une opération psychologique est menée. Elle vise à faire sortir les derniers habitants de la ville. Des véhicules équipés de hauts parleurs invitent les éventuels civils ou militaires à se rendre, afin d'éviter des victimes inutiles. La cité semble déserte. A 8h30, les unités entament leur progression au milieu d'une tempête de sable qui crée un décor surréaliste, fantasmagique et qui renforce les difficultés d'une progression coordonnée. Lorsque la dernière unité de combat entame sa progression, le commandant Steff me demande de suivre la progression de la dernière unité de combat, en serre file, et d'être en mesure d'intervenir, afin d'évacuer d'éventuels blessés.



Un peu à l'écart de la ville, une grosse masse silencieuse attire l'attention ; c'est la prison fortifiée qui était occupée par le quartier général de la 45^e division irakienne.

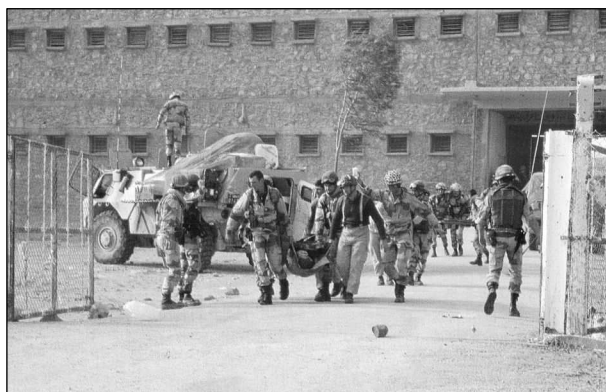
Maison par maison

Appuyées par l'escadron et la CEA, les quatre compagnies de combat progressent en sûreté comme à la manœuvre. Après avoir giclé des VAB, les marsouins poursuivent à pied, de bond en bond, en appui réciproque, fouillant minutieusement les habitations. La tension est palpable par crainte des pièges et des mines. Les comptes rendus radio s'enchaînent : telle limite est atteinte, RAS ; un dépôt

d'armes à tel endroit ; des munitions ici ; par là, quelques vieillards et des enfants...; on sent la concentration, le professionnalisme, voire une forme de sérénité. Je n'ai pas quitté le combiné de toute la progression et, alors que vers 15h00 la mission semble s'achever, le réseau s'anime brutalement. Je comprends qu'il y a des blessés et des morts.

Des camarades tombent

Je ne saisis pas immédiatement qui, où, combien ? Puis, petit à petit, la situation se précise et je comprends qu'il s'agit de nos camarades de la 11^e DP, dont la mission était d'investir le QG de la 45^e division irakienne, qui viennent d'être victimes de ces dangereuses clusters bombs. Ces sous munitions, larguées par les avions alliés pendant la phase préparatoire à l'offensive, truffent et pourrissent le terrain sur lequel nous évoluons depuis le matin. Tout naturellement, je voudrais me rendre utile, apporter mon aide, car je sens que l'affaire est sérieuse. Cramponné à mon combiné, je mesure l'étendue des pertes au fil des échanges radio qui organisent les secours. Une cellule santé du régiment et notre aumônier, le père Déhan, rejoignent les lieux. Les blessés sont brancardés. Ce n'est qu'en arrivant à As Salman que j'apprends la dure réalité : 2 camarades marsouins parachutistes ont été tués : le sergent Schmit et le caporal-chef Cordier. 24 sont blessés, parmi eux : le colonel Rosier, chef de corps du 1^{er} RPIMa et le lieutenant-colonel Leclère, chef du BOI du même régiment, qui, 4 ans plus tard, sera le chef de corps du 3^e RIMa.



Une veillée pas comme les autres

Les corps des deux victimes sont récupérés et placés provisoirement à l'intérieur de l'infirmerie irakienne d'As Salman. L'évacuation des corps est prévue pour le lendemain, en début de matinée, vers le PC de la division *Daguet*. À cet instant, toutes les énergies se focalisent vers les blessés dont le nombre et la gravité de certaines blessures nécessitent toute l'attention des équipes médicales et la mobilisation de tous les moyens d'évacuation. Je reçois alors la mission de veiller nos camarades morts au combat. Avec les personnels de la section de commandement de la CEA, nous accompagnons donc nos frères d'armes dans leur dernière nuit sur les lieux de leur sacrifice. Un moment qui met chacun d'entre nous face à la dure réalité du métier des armes, que nous avons choisi.



Un moment au cours duquel on se demande comment se comporter, se manifester, s'exprimer..., pour être à la hauteur de ces hommes qui sont allés au bout de leur engagement et que nous entourons maintenant. Tous ces mots qui ont jalonné notre formation, notre entraînement, notre carrière : DEVOIR, MISSION, SACRIFICE, FRERE D'ARMES, DIGNITE, DEVOIR DE MEMOIRE..., entrent à présent en résonance.

Cette nuit a marqué à jamais ma vie de marsouin. Ce sont ces moments qui font de notre métier de soldat un métier unique, dont le choix est difficile à expliquer, tant sont intimes les sentiments qui se dégagent de ces instants.

UN CALME APPARENT QUI PRECEDE LA TEMPETE

Maj (er) Gilbert BELTRAN
(S/Off-NBC à la CCL du Cne LESVEN pendant "*DAGUET*")



Camping paradis :

Le 02 janvier 1991, à 12h00, le bateau se présente devant le chenal de Yanbu, en Arabie Saoudite. Une agitation peu commune règne à bord : les personnels se préparent au débarquement. A 15h00, les marsouins descendent du ferry et récupèrent les véhicules. L'installation des hommes se fait sous des hangars, alors que les engins sont alignés sur le quai. Cet hébergement, sous un toit en tôle, n'est pas des plus judicieux, si l'on considère la "douce" température extérieure qui avoisine les 30°. De surcroît, pour 1 500 hommes, nous ne disposons que de 6 WC, 6 lavabos et 2 douches. Heureusement que la "tourista" n'a pas encore fait son apparition ; ça viendra un peu plus tard. Ces conditions spartiates n'entament pas pour autant notre ardeur. À 20h30, tous les matériels sont débarqués et tout le monde est regroupé. Le dîner est servi par les Saoudiens : une barquette de frites, un steak haché et un yaourt. Frugal repas qui ne favorise pas un sommeil difficile à trouver.

Nous restons sur place deux jours pour effectuer les pleins des véhicules, charger les munitions, l'eau et les rations. À notre grand étonnement, la nourriture est encore fournie par la population locale. Les dernières perceptions sont effectuées le 4 janvier à 09h00 et la rame de véhicules est formée. À 19h00, le général Roquejoffre, commandant l'opération "Tempête du désert", nous rend visite. Nous sentons tous que le moment de quitter Yanbu est proche et à vrai dire tous s'en réjouissent. Les grands espaces nous tendent les bras ; nous n'allons pas être déçus.

La traversée du désert

Le 05 janvier à 08h00, le départ est donné en direction de l'Irak. Une distance de 500 kilomètres est à franchir dans la journée. Au cours du trajet les repas continuent à être fournis par les villageois Saoudiens ; cette organisation logistique d'un autre âge ne laisse pas de nous surprendre ; elle nous rappelle comment cela a fonctionné chez nous jusqu'à l'époque napoléonienne. À 18h00, nous arrivons fourbus au terme de l'étape et sommes hébergés en camp de toile. Un repas chaud nous est servi par les habitants du village d'Uglat Al Suki. L'hospitalité de ces gens du désert est sans doute un peu contrainte ; elle n'en est pas moins chaleureuse et spontanée.

Le lendemain nous poursuivons, dans les mêmes conditions, en direction de Zelfi ; la distance à parcourir est un peu moins importante : 300 kilomètres.

Enfin, le 07 janvier, à 11h00, après avoir franchi les 250 derniers kilomètres de cette traversée de la péninsule arabique, nous arrivons dans notre zone de déploiement initial, au camp Miramar situé à proximité de la "cité du roi Khaled", traditionnellement mentionnée par l'acronyme CRK. Nous découvrons alors une véritable tour de Babel (et non pas de "Bebel" qui est mon surnom). Les pleins des véhicules s'effectuent là, au milieu d'un nombre incroyable d'unités de toutes nations, mêlées les unes aux autres dans une ambiance un peu "rock and roll". Même la fameuse manœuvre "*Kecker spatz*" de 1987 ne nous avait pas préparés à de tels moments. Les 1 000 kilomètres que nous venons de franchir sont déjà à eux seuls une épopée dans l'épopée.

Le 08 janvier, à 06h00, le convoi reprend la route et se dirige vers les zones imparties aux compagnies. Chacun rejoint alors sa position, un emplacement dont le périmètre, en forme d'olive, est fermé par un merlon d'un mètre de haut ; bravo le génie ! Le système de garde est installé et l'on nous informe qu'en cas d'alerte nous devons quitter nos positions pour rejoindre une zone de

desserrement à plusieurs kilomètres de là. Cela rappelle aux plus anciens les exercices "*Tramontane*", avec desserrement dans les bois de Meucon. Le 9 janvier, un exercice de ce type est parfaitement réussi, malgré quelques erreurs de parcours.

Chaud et froid

Au fil des jours, nous réalisons assez rapidement que nous ne sommes plus dans les landes bretonnes. Les étendues désertiques nous désorientent par moment et les écarts de température en perturbent quelques uns. Jadis, nos anciens portaient la bonne vieille ceinture de flanelle pour se protéger l'abdomen ; aujourd'hui nous la mettons encore, mais dans un tout autre but : pour rehausser la tenue des piquets d'honneur. Notre présence ici, dans ces zones désertiques, soumises à d'importantes sautes de température, nous ramène cruellement aux dures réalités de la vie en campagne, en nous prouvant de façon concrète les vertus de cette banale pièce d'étoffe. Faute de la posséder et de pouvoir en faire usage, certains souffrent de maux de ventre, parfois handicapants, dus à la chute relativement importante des températures nocturnes. Il n'est pas exceptionnel en effet de se réveiller au petit matin avec de la glace ! Pénible surprise !

L'arrière soutient l'avant

Dans cette zone de déploiement initial, pas très loin de la frontière Irakienne, commence alors une période d'attente, indéterminée, mais dont on imagine bien qu'elle ne devrait pas s'éterniser. Aussi, chacun retrouve-t-il rapidement les vieux réflexes du soldat en campagne et se prépare à durer.

Un déferlement de courriers, colis, journaux et revues de toutes sortes nous arrive, preuve que la solidarité de l'arrière n'est pas un vain mot. Nos familles, nos amis, nos concitoyens se manifestent au travers d'une véritable vague de générosité. Les aides morales et matérielles affluent de toutes parts. Jusqu'à des boissons alcoolisées, interdites sur l'ensemble du territoire, que certains expéditeurs (trices) arrivent à faire passer en les dissimulant astucieusement dans des colis. Ces subterfuges permettent de contourner l'interdit.



Adieu confort !

Pendant toute cette période, nous ne restons bien sûr pas inactifs. L'entraînement se poursuit au rythme des exercices : régiment, NBC, transmissions... Pour tous il est évident que l'affrontement avec les troupes Irakiennes est inévitable et personne ne néglige cette intense mise en condition. Chacun, à son niveau, est totalement concentré sur sa mission, convaincu de ce que cette affaire ne sera pas une promenade de santé.

Le 17 janvier, nous démontons le matériel que nous venions de recevoir 4 jours plus tôt. Nous n'aurons que peu profité des tentes dernier modèle, des chauffages, des douches chaudes, des tables de campagne, de la roulante..., bref, d'un certain confort destiné à adoucir un peu nos conditions de vie. En tout cas, bravo au commissariat ! Sur ce, on se déplace en ZDA (zone de déploiement avancé), ce qui nous amène à une quarantaine de kilomètres de la frontière Irakienne, en posture opérationnelle.

Apocalypse now

Le 18 janvier, vers 03h00 du matin, la sentinelle me réveille. Au dessus de nous se déroule un spectacle hallucinant : des avions, encore des avions, toujours des avions..., un véritable ballet, dans un incessant bourdonnement. C'est le début de l'offensive aérienne. Le nombre d'aéronefs qui se dirigent sur l'Irak est impressionnant ; c'est la bataille d'Angleterre, c'est le jour le plus long, c'est

la guerre quoi ! Face à une telle puissance, on sent monter l'adrénaline ; c'est du sérieux. Me reviennent alors à l'esprit toute ces années de préparation, d'entraînement... et ce sentiment un peu diffus que, cette fois-ci, ça y est Gilbert, on est dans le bain !

Ces bombardements, effectués par les forces coalisées sur les troupes et les points névralgiques irakiens, se poursuivent inlassablement, par vagues successives et continues. Le 20 janvier, la défense statique est renforcée. De nuit, les consignes sont de limiter les feux, les lumières, les lampes électriques... Aussitôt, la tension monte d'un cran au sein de l'unité ; tous les acteurs de cette opération sont un peu sur les nerfs, impatients d'entrer en action...

Le 21 janvier, le Ministre de la Défense est attendu ; il ne vient pas. Déception.



Depuis le début des frappes aériennes, notre quotidien est essentiellement rythmé par les alertes Scud (missiles irakiens de fabrication soviétique). Mais un jour, le "détalac" (détecteur d'agents chimiques) émet son signal d'alarme caractéristique. Tous les personnels s'équipent rapidement. Nous savons en effet que le danger chimique peut être présent dans ce conflit. En fait, c'est un nuage toxique, provoqué par la destruction d'un dépôt d'armes chimiques situé à As Salman, qui a fait réagir les détecteurs. Ce n'est donc pas un exercice. En définitive, tout se passe sans problème ; la réactivité est parfaite et montre que l'entraînement est payant.

Depuis le 20 janvier, la météo est exécrable et cela crée un décor étrange, voire un peu sinistre. Sans relâche, les aéronefs

de la coalition continuent leur travail de destruction du potentiel adverse. Devant pareille évolution de la situation, l'engagement paraît de plus en plus inéluctable et chacun d'entre nous vit des moments d'introspection, subtil cocktail d'envie d'y aller et d'en découdre, mais aussi d'inquiétude, de savoir si on sera à la hauteur, avec bien sûr d'affectueuses pensées tournées vers nos familles. Tout cela entretient une atmosphère lourde, faite de concentration totale et extrême, rythmée par des alertes SCUD fréquentes et par les passages ininterrompus des vagues d'aéronefs. Le décor, les bruits, l'ambiance, l'attente..., tout participe d'un monde un peu extraordinaire, monde de fiction lorsqu'on est à l'entraînement, mais bien réel dans le cas présent.

Nous sommes naturellement informés des pertes irakiennes ; cela nous rassure. Et puis, au fil des jours, se crée une certaine accoutumance à la situation que nous vivons et qui finit par nous rendre quasi insensibles aux différentes alertes, notamment aux alertes chimiques. Nous sommes rodés à la mise en œuvre des protections "NBC". Finalement c'est l'impatience d'y aller qui nous gagne. L'élan de solidarité nationale nous galvanise, nous sommes fiers d'appartenir à notre armée.

Pour nous, jusqu'au 22 février, loin de toutes les tractations diplomatiques, les jours passent et se ressemblent. Le début tant attendu de l'offensive se fait attendre. Mais, le 23 février, les ordres pleuvent. C'est enfin notre tour d'entrer dans la tourmente.

Le 24 février 06h00 : Le jour de la Saint Modeste

Le régiment s'élance avec tous les éléments du groupement Est. Quel soulagement de quitter cet immobilisme fait d'appréhension et de supputations. Une seule question se pose maintenant : que va faire notre adversaire ? Comment va-t-il réagir ? Mais, silencieusement, chacun garde pour soi cette interrogation, en son for intérieur. Car, maintenant, l'action est lancée, tambour battant, qui balaie tout. La solitude disparaît, faisant place aux réflexes acquis à l'entraînement, à la cohésion, aux copains avec lesquels on agit... ; tout cela reprend le dessus. Chacun est attentif aux ordres, concentré sur sa mission ; la machine roule vers son destin, précédée de tirs d'artillerie et des hélicoptères d'attaque.

Un seul mot résonne dans nos têtes "au paquet la colo" ! Les marsouins sont lâchés et s'engagent "dans la bataille et la tempête", pour que vive la coloniale ! Et vive la France !

CHEF DE GROUPE DANS UN VENT DE SABLE

Cch (er) Pascal FLIPPEAU

(Chef de groupe canon de 20 à la CEA du Cne BOULNOIS pendant "DAGUET")



Avant d'apporter mon témoignage je veux saluer les marsouins qui firent partie de mon groupe. Aujourd'hui encore, ils sont l'objet de mon amitié, de mon attention et de mon admiration :

<i>Chef de Pièce</i>	<i>Cal Eric CHAUVIN</i>
<i>Tireur Pointeur</i>	<i>1^{er}Cl Fabrice BULTEZ</i>
<i>Conducteur</i>	<i>Cal Jean pierre VERGNE</i>
<i>Tireur Pointeur</i>	<i>1^{er}Cl Stéphane BREGEON</i>
<i>Conducteur</i>	<i>1^{er}Cl David VOYEAU</i>

Une étrange nuit de réveillon

Il y en avait déjà eu des séparations, ce fut pourtant celle-là la plus difficile, car elle s'annonçait a priori comme la plus risquée. Le dernier bisou, l'adieu dont on veut se persuader qu'il n'est qu'un «au revoir» et puis les questions des enfants : "Papa, quand est ce que tu reviens ?" ; l'interrogation est récurrente : à 6 ans et 3 ans, on a du mal à comprendre. Malgré la hâte de partir, que c'est dur de s'arracher au cocon familial, d'autant que cette opération est à durée indéterminée et que les médias n'en finissent pas de mettre la pression. Je sens ma famille inquiète.

Noël sur « l'île de beauté »

C'est à 10h45 que le train spécial quitte la gare de Vannes pour un voyage interminable, car nous ne sommes "pas prioritaire". La direction de la SNCF nous fait passer par : Nantes à 12h30, Bordeaux à 17h50, Toulouse (ma ville natale) à 21h26. Ce n'est que le lendemain matin, à 04h30, que nous arrivons enfin à la Seyne/Mer. La lenteur des opérations qui s'ensuit fait que les véhicules ne sont pas débarqués des wagons avant 15h00. Mais, à 18h00, la rame régimentaire est formée ; elle prend alors la direction de l'arsenal de Toulon, escortée par des motards de la Gendarmerie.

L'embarquement des personnels à bord de "L'île de beauté", un paquebot de la SNCM spécialement affrété pour le convoi des Troupes, se fait assez rapidement. Les véhicules sont embarqués de leur côté sur le "St Romain". Le départ de Toulon a lieu le jour de Noël, le mardi 25 décembre, à 19h00.

Priscilla a 6 ans

Une foule nombreuse assiste à ce départ. Je me souviens de la sirène du paquebot, la gorge serrée. Puis la mer ! Après la traversée de la Méditerranée, nous atteignons Port-Saïd (Egypte) dans la matinée du dimanche 30 décembre. Le franchissement du canal de Suez, pour rejoindre la mer Rouge, s'effectue le lendemain. Noël et le 1^{er} de l'An sont fêtés à bord : moments de spleen ; le cœur n'y est pas vraiment, mais tout a été fait cependant pour balayer cette nostalgie. Je n'oublierai pas en particulier cet instant précis du 31 décembre, à 21h00, quand le personnel de mon groupe a fait "péter" le champagne pour fêter le sixième anniversaire de ma fille Priscilla. Je reste infiniment sensible et reconnaissant à mes camarades de cette marque de soutien et d'affection.

Un fanion, un objectif, un moment

Quelques semaines plus tard, le 24 février 1991, c'est le Jour "J". Réveil discret et rapide. Dès 5h40, les tirs de 155 sonnent la "charge". L'ordre est lancé par le Colonel Thorette, notre chef de corps : "À toute la Colo, en avant !". À 6h30, commence la chevauchée fantastique vers "Rochambeau". On

se croirait dans le film, la "Charge Héroïque", une vraie charge du bon vieux temps. Nous nous élançons comme un seul homme, droit devant, on ne pense plus à rien, les dés sont jetés. Grisé par le côté exceptionnel de l'instant, je brandis le fanion de la SADAA (Sion de défense antiaérienne), dont les groupes sont éclatés au sein des compagnies ; c'est en effet à mon groupe, resté au sein de la CEA, qu'est revenu l'honneur et la responsabilité de porter le fanion durant le combat. Chacun de mes hommes connaît la consigne : "Si nous tombons aux mains de l'ennemi, détruire le fanion coûte que coûte".

Déluge de feu

Paysage très plat, horizon lointain, il y a des véhicules partout. C'est une réelle jouissance de voir ce déferlement mécanisé qui provoque un irrésistible sentiment de puissance, de sécurité et presque d'invincibilité. Vers 9h30 des tirs de mortiers Irakiens freinent un peu notre élan ; l'artillerie se met aussitôt en batterie et rend coup pour coup. Quel moment ! Les explosions, les odeurs, les ondes de choc ; difficile d'expliquer ce qu'on ressent ; on ne pense plus à soi, on est ailleurs. Puis, la progression reprend et, à 12h00, l'objectif est en vue. Un déluge de feu s'abat à nouveau sur l'adversaire ; toutes les pièces d'artillerie de la division tirent sur "Rochambeau". Le pilonnage dure une demi-heure et l'assaut débute au milieu des bidons abandonnés, des véhicules qui brûlent et nous conquérons les premières positions d'artillerie. La supériorité de nos forces contraint les Irakiens de la 45^e division d'Infanterie, pourtant enterrés et retranchés, à se rendre sans coup férir. Au cours de la progression nous croisons des combattants qui se lèvent au fur et à mesure de notre avancée. Je donne l'ordre de ne pas tirer tout en restant vigilant. On n'est jamais à l'abri d'un coup tordu.

Des prisonniers : sur eux, les photos de leurs proches.



Après avoir fait son compte rendu, le capitaine Boulnois, commandant la CEA, me rejoint et c'est ensemble que nous avançons, l'arme au poing, à la rencontre de ces combattants ennemis qui sortent de leurs tranchées ; notre couverture est assurée par mes deux pièces de 20m/m. Nous leur faisons signe de lever les bras en l'air, ils s'exécutent sans aucune difficulté. Nous restons néanmoins sur nos gardes, car plus nous nous approchons, plus le nombre de "bras en l'air" grossit ; certains agitent un foulard blanc... En définitive ce ne sont pas moins de 91 militaires

Irakiens, dont 8 officiers qui sont fait prisonniers par le capitaine et mon groupe. En attendant de pouvoir les confier à des éléments de la 82^e Airborne, nous procédons à leur fouille et à leur désarmement. Ces soldats ne sont manifestement pas des troupes d'élite, mais plutôt des ouvriers, des paysans, voire des étudiants..., en tout cas des hommes certainement forcés de prendre les armes. Habillés de guenilles, traumatisés par les frappes d'artillerie et les bombardements qu'ils subissent depuis plusieurs jours, ces pauvres hères qui avancent sur ce champ de bataille dévasté ne sont plus que l'ombre d'eux-mêmes. Nous n'en rajoutons pas et respectons la dignité qu'ils affichent. La plupart d'entre eux ont dans leurs papiers la photo d'une épouse, d'un enfant et, pendant un court instant, je m'imagine dans la position inverse ; dans mon portefeuille on trouverait le même type de photos. Tous ces biens leur sont naturellement restitués ; qu'en est-il advenu par la suite ...?

La deuxième armée du monde

En fin de journée, nous reprenons la progression en direction du nouvel objectif : "Chambord". La marche du groupe est ralentie par la crevaisson de mon TRM 2000. De plus, les conditions météo sont épouvantables. Un vent de sable s'est levé, qui donne tout son sens au nom de l'opération "Tempête du désert" ! La halte de nuit permet heureusement de se réorganiser, de refaire les pleins et de prendre quelques heures de repos. Difficile de dormir ! Et cependant, cela nous est nécessaire

si l'on veut pouvoir durer. J'assure une bonne partie de la garde. Je suis soulagé, car il n'y a pas eu de casse ; mes gars sont là, indemnes ; mais de quoi demain sera fait ? Nous sommes envahis par des sentiments contradictoires : la fierté côtoie l'humilité et la crainte du lendemain. On nous a tellement rabâché que cette armée irakienne était la deuxième du monde !

Il pleut sur As Salman

25 février 1991 - 5h45. Ouverture du bal par des tirs d'artillerie. Le sol tremble, la nuit est rouge-feu, l'offensive reprend et la conquête d'As Salman débute. Au cours du déplacement et à cause des caillasses, le TRM 2000 de mon chef d'équipe est à son tour victime d'une crevaison. Vers 10h00, nous tombons sur une compagnie de chars irakiens en mouvement. L'ouverture du feu est instantanée et l'arrivée des A 10 "tueurs de chars" de l'US Air Force permet la destruction de la quasi-totalité des engins. Les abords de la ville sont atteints en fin de journée ; le groupe participe à la fouille des positions Irakiennes et découvre de nombreuses armes. Etrange, il pleut sur As Salman.

Le clairon du caporal TOMBOIS résonne dans les sables irakiens.

26 février 1991. La fouille d'As Salman se poursuit. Le groupe est en appui Sol /Air. La progression se fait prudemment, on redoute les pièges et les guets-apens. En début d'après midi le site est nettoyé et contrôlé : c'est fini. Le 28 février 1991 - 8 h00. Cessez-le-feu sur l'ensemble de la zone des combats. Comme en 1918 et de manière symbolique, le clairon du régiment sonne la fin des combats. Ce que je ressens à ce moment là est très certainement partagé par beaucoup de mes camarades : soulagement, fierté, mais aussi frustration. Nous étions prêts à aller plus loin. La mission est accomplie...mais elle n'est pas parfaitement achevée...

Tout dire dans un silence

Le mercredi 20 mars, la présence de la station téléphonique "Inmarsat" au sein du bivouac de la CEA est un événement marquant. Chacun dispose de 5 minutes gratuites pour appeler chez soi et s'entretenir avec les siens. Pour ma part, j'ai le plaisir immense d'entendre mon épouse ; mais après trois mois de séparation et après des instants d'une telle intensité, on a tant à se dire qu'on du mal à faire le point, à trouver les mots... et la conversation se résume finalement à de rassurantes banalités.

Le retour des soldats

Le dimanche 14 avril, à 7h00, c'est l'arrivée en Gare de Vannes ! Les retrouvailles avec les familles se font à Meucon. Maryse, mon épouse, Priscilla et Cédric, mes enfants, sont là... Moment d'intense émotion ! Un petit déjeuner "familial" nous est servi à l'ordinaire par l'équipe du Cch Francis Dochot. Quelques jours plus tard, le 19 avril, un repas régimentaire nous est offert par les commerçants de la ville de Vannes. Nous apprécions cette attention. Le 20 avril, une prise d'armes et un défilé motorisé à travers les rues de Vannes mettent la ville en émoi. En défilant, je vois de toutes parts une foule compacte, j'entends les applaudissements à tout rompre et les cris d'encouragement... ; je suis submergé par l'émotion. J'avance tel une mécanique, ébaubi par ces manifestations de reconnaissance et d'admiration.

Avons-nous bien mérité tout cela ?

Aujourd'hui, les moments forts de cette mission de guerre me sont encore présents à l'esprit. Certes, il m'est arrivé parfois de douter, mais j'ai pu alors puiser mon courage dans la confiance que m'ont toujours accordée mes marsouins, tout au long de cette mission !

À une époque où règne l'individualisme, la recherche de l'intérêt, la démagogie... je suis fier de ce que nous avons fait. Aujourd'hui, employé dans une société civile depuis une dizaine d'années, je n'oublie pas la force que j'ai puisée dans la camaraderie, l'esprit de corps, le sens du devoir et de la mission ; la force puisée aussi dans le regard de mes camarades marsouins. Tout cela, c'est l'âme des Troupes de Marine.

POUR L'AMOUR DU "RISK"

**Caporal-chef Rémy GUINARD, de la SADAA.
(Rattaché à la 1^e Cie, lors de la guerre du Golfe)**

Rémy s'en va t'en guerre

Le 20 décembre 1990, je réveillonne avec mes enfants et mon épouse. Pour nous c'est déjà Noël ; les enfants sont petits, quatre ans et deux ans. Le lendemain je pars. Ce n'est pas ma première absence, loin s'en faut, mais cette fois-ci c'est différent. Depuis le mois d'août, les médias nous rebattent quotidiennement les oreilles avec le conflit qui se dessine en Irak et ça marche. Nous pensons sincèrement, ma famille et moi, que ce n'est pas un départ pour une simple mission, mais un véritable départ en guerre et ce n'est pas évident pour ceux qui restent.

Sac au dos, musette à la main

Le 21, à 13h30 je suis fièrement aligné sur les rangs de la 1^e Cie, l'unité à laquelle je suis rattaché.



A 15h30 c'est le départ à la gare, à pied, sac au dos et musette à la main, comme au bon vieux temps. À 16h30, nous embarquons dans le train pour un voyage qui sera très long.

Le 22, à 15h00, nous arrivons à la base navale de Toulon. Le lendemain, je parviens à me faire inviter par des marins pour visiter le *Rubis* et le *Casablanca* ; cette visite est malheureusement écourtée, car, à 21h00, j'embarque sur

l'Île de Beauté, chambre 5105. Le bateau est très grand, mais, en bon marsouin, je cherche aussitôt à faire connaissance avec les pensionnaires des lieux, saine curiosité qui me permet de connaître quelques "oasis" accueillantes.

Le marsouin breton tient la marée

La journée du 24 est interminable et propice à la réflexion. Nous attendons le réveillon sans trop savoir ce que sera la fête ; plusieurs sentiments s'entremêlent. Les conditions de navigation ne sont pas très bonnes ; le bateau est agité par une houle longue, qui favorise le mal de mer. De ce fait, de nombreux camarades achèvent leur dîner sur le pont, pliés sur le bastingage, particulièrement appliqués à nourrir les poissons. Pour ma part, en bon marsouin breton, j'ai le pied marin et tiens la marée. Les mésaventures gastro-digestives de mes copains me permettent de réveillonner plusieurs fois, à leur place, et, à chaque passage à la chaîne, je reçois une bouteille. Je n'allais tout de même pas laisser perdre tant de bonnes choses, surtout face à l'incertitude des jours à venir. J'ai terminé cette douce nuit à 03h30, caché au milieu de l'équipage, car nous devons tous être dans nos bannettes à 01h00. Griserie de l'interdit, amour du risque, quand tu nous tiens !

Le jeu de l'attente

Les jours de traversée passent finalement assez vite. Néanmoins, ayant déjà connu, au cours des exercices amphibies, la condition du marsouin embarqué, celui-là même qui ne participe pas à la manœuvre, je n'avais pas manqué d'amener dans mon maigre bagage un jeu de stratégie appelé «Risk». Tous les soirs, ou presque, nous conquerrions donc le monde, écrasant Saddam par la supériorité de nos diaboliques manœuvres. Plus tard au milieu des sables et au cours de l'une de ces soirées à « Risk », nous eûmes la visite du colonel Thorette et du chef de corps du 11^e RAMa, deux talents reconnus de la réflexion tactique de haut niveau. J'avoue que le fait d'avoir pu partager quelques instants de réflexions avec de tels stratèges reste un bon souvenir.

Un rythme syncopé

Le 02 Janvier 1991, le bateau accoste à Yanbu. Je ne m'attarderai pas sur cette période faite de déplacements, d'alertes NBC et Scud quasi quotidiennes et ponctuée, pour se détendre, de visites de généraux, tout aussi fréquentes que les alertes. Le 17 Janvier, le quotidien s'anime. À 02h00, alerte Scud, puis NBC de niveau 2 et déplacement vers la zone de desserrement ; on ne rigole plus. À

2h45, fin d'alerte, retour au bivouac où l'on nous annonce que nous avons trois heures pour tout démonter, former la rame et rejoindre les rangs des coalisés, vers Rafa. Un démontage et une ambiance un peu «speice», comme disent les jeunes. Toute l'ardeur de Valérie Damidot fait pâle figure à coté de ce que fut ce déménagement. Des années après, je me pose encore la question du pourquoi de cette précipitation ? Je me souviens du départ un peu à l'arraché, qui se fait sur une piste faite par les Américains. Nous roulons, tournons à droite, azimuth 18 degrés, et roulons encore et encore..., jusqu'à la mise en place, vers 5h00, d'un premier dispositif ; mais, à 09h30, changement de position... ; vers 10h30, la mise en place est enfin terminée. Nous sommes à 8 kilomètres de la frontière avec l'Irak. Ce jour là j'ai bien cru que c'était parti ; mais, à 16h00, nous apprenons que nous allons rester là au minimum 10 jours... : montage des tentes, installation sur place et bien sur dodo bien mérité. Le lendemain je creuse et je creuse encore. J'enterre ma tente d'environ un mètre ; les copains gloussent autour de moi et me parle de pétrole, mais quand les tempêtes de sable arrivent et que je les vois grimacer, je leur parle des vieux singes...

Le colis de Madame la Maréchale de Lattre de Tassigny

Jusqu'au 23 février 1991, ce ne seront qu'alertes et visites... et les journées se ressemblent.

Le moment très attendu est la distribution du courrier avec les mots doux de nos chères et tendres épouses, mais aussi les colis qui viennent de partout. Nous sommes incroyablement soutenus par beaucoup de monde et cela fait réellement chaud au cœur. Madame la Maréchale de Lattre de Tassigny nous envoie un sachet repas par personne ; mais avant que ces sachets n'arrivent à destination, certains intermédiaires se sont servis au passage ! De ce fait, c'est à peu près un sachet pour 4 qui nous parvient ; mais peu importe... Dans ces sachets, nous trouvons de la crème de marron, une boîte de magrets d'oie et des pâtes de fruits. J'écris à Madame la Maréchale pour la remercier, en joignant à cet envoi un autocollant de la SADAA. Aujourd'hui encore, je suis ému lorsque je me remémore ces innombrables marques d'attention de nos concitoyens de tous lieux, de tous rangs, de tous âges, de toutes professions. Merci à eux.

La ration du french marine

Sur place nous côtoyons nos alliés et, avouons le, nous sommes impressionnés par la logistique américaine. Mais, s'ils ont le pétrole et peut être même des idées, ils nous restent la gastronomie française. Les boys m'échangent dix de leurs rations contre une des nôtres, en m'expliquant que depuis cinq mois ils mangent la même chose et uniquement des rations venues des States. Je comprends leur désarroi, lorsque j'en goûte une !

Un tourbillon qui balaie tout et qui s'arrête brutalement

Arrive enfin le jour de l'offensive, le 24 février. Réveil à 05h00. À 08h00, nous passons la frontière ; l'aviation et l'artillerie pilonnent devant nous. Et puis, tout s'enchaîne dans un véritable tourbillon. La compagnie tombe sur un point de sonnette avancée. Ça tire et ça se rend en face. Nous poursuivons notre chevauchée sans ralentir. Nous arrivons à *Rochambeau* ; les combattants adverses se rendent, de plus en plus nombreux ; tout s'accélère encore, les prisonniers sont pris en compte par d'autres unités et nous, nous continuons toujours vers l'avant, à un rythme effréné. À 19h00, nous tombons en garde face au nord-ouest. La chevauchée fantastique s'arrêtera le 26 dans As Salman Le 28, à huit heures, le clairon sonne le cessez-le-feu. C'est terminé



Pourquoi ne sommes nous pas allés jusqu'à Bagdad ? Nous avons tous envie de poursuivre, la machine était bien lancée...

La suite, c'est du service en campagne et ça ne présente que peu d'intérêt. En revanche, l'arrivée à Vannes reste un moment très fort : la famille, les amis, la population vannetaise, les commerçants, le défilé..., le sentiment d'une France unie derrière ses soldats..., un moment d'exception !

Colonel THORETTE
Chef de corps

CELLULE LOGISTIQUE Cba STEFF Cne MEDDA Adj AMAT-LAMENDOUR	CELLULE ADMINISTRATIVE Cne IRIGOIN Maj LEFEBVRE Adc LEZIE Adj GAONAC'H	Lcl MONTFORT Cdt en second Chef Ops Cba DUAULT (RICM) Adjoint Ops Off Rens Cne PUZENAT Off trans-nbc Cne ASTAKOFF Off Liaison Cba PIEROTTI Cne BRAUN	CELLULE SANTE Mep PERRIN Mda LALOGÉ Mda LINDEN (RICM) Mda PUYDUPIN (21RIMa) RP DE HAN	DETACHEMENT DE LIAISON Cne CHAUVET (11RAMa DL art) Ltn FRIN (11RAMa satcp) Cne PRANTL (USA DL art) Cne NAPOLITANO (USA DL appui aérien)
---	--	---	---	---

<u>CCS</u> CDU Cne LESVEN Adjoint Adc POL ADU Adc BELTRAN Off MECA Adc VALLOIS Chef SREM Adc KLANECEK	<u>1 CIE</u> CDU Cne FERTINEL Adjoint Cne PERRIN ADU Adj BENY CDS Ltn BEAUX Ltn De MESMAY Adj (TA) DELANGLE Adj LUCCHINI	<u>2 CIE</u> CDU Cne LANCELOT Adjoint Ltn LECOINTRE ADU Adc PERMAYE CDS Ltn TAUZIN Adj MARCHAND Adj TRAN NGOC LOI	<u>2/21 CIE</u> CDU Cne GAILLARD Adjoint Cne HEYWANG ADU Adc ALBAC CDS Ltn BOUVET Ltn TRAORE Adj VANGEHUCHTEN	<u>4 CIE</u> CDU Cne TOUTOUS Adjoint Cne SEYNAEVE ADU Adj MERCIER CDS Ltn de CEVINS Ltn ALLANO Adj VISOMBLAIN Adj BALERET	<u>CEA</u> CDU Cne BOULNOIS Adjoint Cne DELHOUME(21) ADU Adj DURAND CDS Ltn DUBOIS Adj ALCALA-DUCHEMIN Adj PILON(21) Adj PINGENOT (21)	<u>2/RICM</u> CDU Cne de REVEL Adjoint Cne LE HENAFF ADU Adj GOUAS CDP Ltn CONRUYT Ltn GENEST Ltn MONTEGU Adj CERDAN
--	---	--	--	--	---	---

Etaient absents ce jour là : Le Cne LANCELOT CDU 2^{ème} CIE et le Cne IRIGOIN, chef des SA

RÉPUBLIQUE FRANÇAISE

CITATION

DECISION N° 62

le Ministre de la Défense

CITE A L'ORDRE DE L'ARMEE

le 3ème régiment d'infanterie de marine

"Magnifique régiment, arrivé en Arabie Saoudite le 2 janvier 1991, s'est imposé par la compétence de son personnel, sa faculté d'adaptation et son intégration aisée dans le dispositif défensif déployé face à l'ennemi irakien.

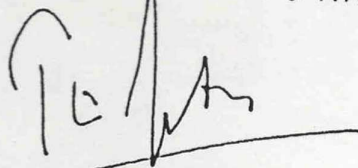
Dans le cadre de l'offensive développée en Irak, par les forces coalisées, engagé dès le 23 février dans la conquête d'un périmètre de sécurité sur la ligne de débouché au delà de la frontière irakienne, a fait preuve pendant toute l'action de la division DAGUET d'une combativité et d'une détermination qui lui a permis de conquérir brillamment tous les objectifs qui lui étaient assignés, au coeur même du dispositif ennemi, dans les délais les plus brefs et sans déplorer la moindre perte.

Le 24 février peu après midi, sous l'impulsion énergique de son chef de corps, le colonel Bernard THORETTE, le régiment, après une intense préparation de l'artillerie de la division et de ses propres mortiers, est monté à l'assaut des solides points d'appuis tenus par les compagnies irakiennes qui constituaient l'essentiel du centre de résistance de Rochambeau, les prenant à revers et contraignant l'ennemi à se rendre en masse abandonnant un armement abondant et de nombreux matériels. Il a poursuivi son action le 25 février avec une ardeur inébranlable, faisant céder le 2ème échelon de défense adverse, assumant une part essentielle dans l'anéantissement d'une division d'infanterie irakienne.

Par son opiniâtreté et la vigueur de ses attaques, la vaillance de ses soldats et l'habileté manoeuvrière de son chef, s'inscrivant dans la plus pure tradition des troupes de marine, le 3ème régiment d'infanterie de marine a fait honneur à son arme et à l'armée française".

CETTE CITATION COMPORTE L'ATTRIBUTION DE LA CROIX DE GUERRE
DES THEATRES D'OPERATIONS EXTERIEURS AVEC PALME

Fait à PARIS, le 10 MAI 1991



Pierre JOXE

BILAN GLOBAL DE LA DIVISION DAGUET PENDANT L'OFFENSIVE

En quatre jours d'offensive terrestre, le bilan fut pour l'ensemble de la division de :

- 2956 prisonniers de guerre irakiens et 6 à 7 000 autres en fuite.
- 20 chars lourds détruits (T55, T 62 et TYPE T69).
- 2 T 72 capturés.
- 17 blindés légers détruits.
- 114 camions détruits.
- 26 camions détruits et 7 capturés.
- 26 pièces d'artillerie (obusiers, canons antiaériens) détruites et 40 récupérées.
- 70 mortiers de 82 et 120mm ainsi que 700 tonnes de munitions capturés par les forces françaises.
- Le stock de munitions fut détruit sur la base aérienne irakienne d'As-Salman qui fut elle-même rendue inopérante suite à de très importantes destructions.
- Les AMX-30B2 ont tiré 270 obus de 105mm.
- Les AMX 10 RC 290 obus de 105mm.
- Les pièces de TRF1 1 640 obus de 155mm.
- L'artillerie américaine 1 100 obus.
- L'Infanterie a tiré 22 missiles Milan et 560 obus de mortiers de 120mm.
- Enfin, les hélicoptères Gazelle de l'ALAT ont tiré 328 missiles HOT et les VAB Méphisto une soixantaine.

LE BILAN SPECIFIQUE DU 3^{ème} RIMa



- 1200 prisonniers et 1200 armes récupérées

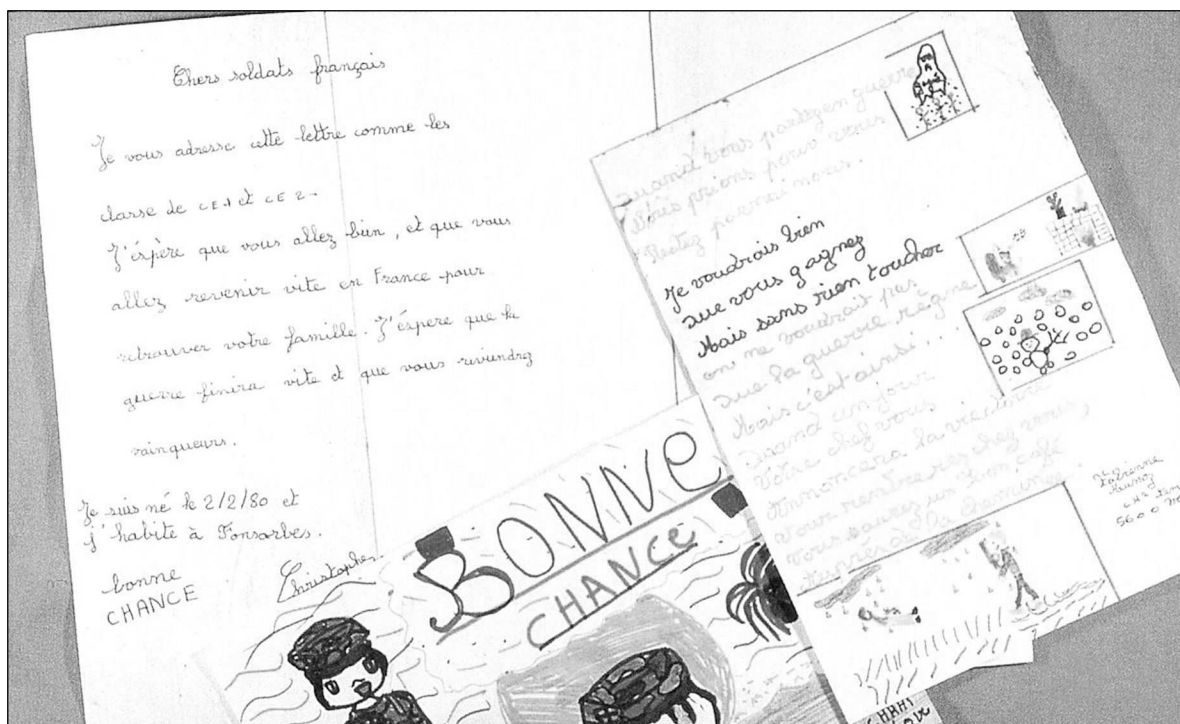
Pris à l'ennemi :

- 2 PC de Brigade.
- 2 PC de Bataillon.
- 6 Dépôts d'armement.
- 8 Dépôts de munitions.
- 4 Dépôts de matériels de transmission.
- 2 Dépôts de matériel NBC.
- 3 Chars.
- 24 Pièces d'artillerie.
- 2 Véhicules blindés.
- 6 Canons Anti-char.
- 12 Mitrailleuses anti-aérienne.
- 2 Radars sur véhicule.

Détruits par tir direct :

- 6 Chars.
- 5 Pièces d'artillerie.
- 4 Camions.
- 3 Mitrailleuses anti aérienne.

Le régiment n'eut aucune perte humaine à déplorer, malheureusement la Division DAGUET fut touchée.



DOCUMENTS DE REFERENCE

Textes

- Journal de marche et des opérations du 3^{ème} RIMa.
- Presse militaire de l'époque (Terre Magazine, L'Ancre d'Or Bazeilles, le semestriel du 3^{ème} RIMa).
- Presse civile de l'époque (Le Monde, Ouest France, Le télégramme de Brest).
- Opération daguet : les français dans la guerre du golfe d'Erwan BERGOT Alain GANDY.
- Souvenirs du Gal d'Armée (2S) Bernard Thorette.
- Souvenirs du Gal de Division (2s) Jean-Paul Monfort.
- Souvenirs du Gal de Brigade Jean Jacques Toutous.
- Souvenirs du Lieutenant-colonel (er) Olivier Fertinel.
- Souvenirs du Chef de Bataillon (er) Pierre Steff.
- Souvenirs du Capitaine (er) François Medda.
- Souvenirs du Major (er) Gilbert Beltran.
- Souvenirs du Sergent (er) Pascal Flippeau.
- Souvenirs du Caporal-chef (er) Rémy Guinard.
- Site Internet de l'amicale Daguet.

Documents photographiques

Cellule audiovisuelle du 3^{ème} de Marine avec en particulier des photos de l'adjudant HUET
De nombreux documents personnels mis à notre disposition par des anciens du régiment

REMERCIEMENTS

Merci au 3^{ème} RIMa qui nous a permis d'accéder aux archives du régiment

Merci à tous les anciens de cette opération qui par leur écrits, leurs photos, leurs souvenirs ont permis que cette plaquette voit le jour :

(Gal d'Armée (2S) Bernard Thorette, Gal de Corps de Division (2s) Jean-Paul Monfort, Gal de Brigade Jean Jacques Toutous, Lieutenant-colonel (er) Olivier Fertinel, Chef de Bataillon (er) Pierre Steff, Capitaine (er) François Medda, Capitaine Visomblain, Major (er) Gilbert Beltran, Major (er) Gouel, Sergent (er) Pascal Flippeau, Caporal-chef (er) Rémy Guinard, Caporal (er) Piedagnel)

Merci également à tous les personnels de l'amicale qui, sous la conduite de Georges Guehenneux, ont travaillé sur ce projet

Bertrand Churlet à la rédaction et au comité de lecture
Yves Bitsch au comité de lecture

Avec une mention toute particulière pour nos camarades

Thierry PETITPAIN en raison de son remarquable travail d'infographie et sa participation active à la recherche documentaire et photographique.

Et

Jean Claude PEYROUX (affectueusement appelé Pixel) pour le travail méthodique de recherche, de tri, de classement et de numérisation de toutes les photos

Tous réunis dans le même esprit, nous souhaitons que cet ouvrage collectif soit considéré comme un hommage à ceux qui firent partie de cette épopée



Réalisation Amicale 3°RIMa



2011

Quartier Foch-Delestraint - BP. 568 - 56017 VANNES CEDEX
Tél. : 02 97 68 51 87 - Mail : amicale.3rima@wanadoo.fr

Documents imprimés par : GRAPHITHEIX 56450 THEIX